

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis internet.
Ce texte est protégé et fait partie du répertoire de la SACD. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation auprès de la SACD, que ce soit pour la France, ou l'international.

La SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Rendez-vous sur <http://www.sacd.fr>

Les Enfants de la tempête

de

Rivoire
Cartier
&
Rivoire
Cartier

LES ENFANTS DE LA TEMPETE

DRAME AMOUREUX

D'ANTOINE RIVOIRE

ET JEROME CARTIER

Résumé

Thibault est un aristocrate royaliste convaincu tandis que Louise se définit comme une républicaine féministe. Et si l'amour, malgré tout, s'invitait dans le jeu ? À moins que le valet de monsieur, Jean, n'en décide autrement.

3 ACTEURS : 1F/2H

Pour plus d'informations, vous pouvez écrire à
contact@rivoirecartier.com

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou
amateur, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr

PERSONNAGES

JEAN, *valet de chambre de Thibault.*

THIBAUT, *plus jeune, vicomte.*

LOUISE, *danseuse.*

LE DECOR

Une chambre dans le château de Bois-le-Vicomte, en 1877. Elle est défraîchie. Cependant on a fait un effort pour la rendre agréable : tableaux, portraits de famille. Le mobilier est précieux mais dépareillé : chaises et fauteuils de style Louis XV, bureau de style empire servant de table de travail et de table à manger ; une méridienne de style directoire. Une grande bibliothèque. Trois entrées : l'une donne vers la galerie, l'autre vers la chambre de Thibault et la dernière, plus petite, vers les circulations de service. Une grande fenêtre dont les volets intérieurs sont clos. Au début de la pièce, une paire de gants blancs est posée sur une chaise. Sur une autre chaise, on remarque une redingote sombre ainsi qu'une cravate.

TABLEAU PREMIER. THIBAUT.**SCENE PREMIERE. JEAN, SEUL.**

Jean a la mine grave. Il porte une veste jaune moutarde à rayures et à manches noires. La chaîne d'une montre à gousset est accrochée sur un bouton de la veste et disparaît dans une des poches. Sous la veste, une chemise blanche à col cassé est fermée par une cravate noire soigneusement nouée. Les mains nues, une bague à l'auriculaire, Jean porte une petite valise.

JEAN, errant dans la pièce, sans but. — Renvoyé, moi ?
 Moi qui suis au service de cette maison depuis...
 C'est impossible ! Je dois rêver. Monsieur n'a pas pu me mettre à la porte... Il n'a pas pu... Et pourtant si, il l'a fait. Comment en sommes-nous arrivés là ? Il s'est laissé abusé par... Non, c'est moi, moi qui n'ai pas su prévoir que... ou plutôt, c'est elle, elle qui a réussi au-delà de tout... Calme-toi. Rassemble tes forces et concentre-toi. La seule façon d'y comprendre quelque chose est de remonter au début de l'histoire. *(Il pose sa valise.)* Tout a commencé ici, dans le château de Bois-le-Vicomte. Comment ? Vous ne connaissez pas Bois-le-Vicomte ? C'est un petit château, modeste mais plein de charme, niché quelque part dans cette campagne qui se tient à distance de Paris comme de la province. *(Il enfiler les gants blancs posés sur une des chaises.)* Les nuages se dissipaient, monsieur allait mieux. Qui aurait pu prévoir que les éléments se déchaineraient de nouveau contre nous ?

SCENE 2. JEAN, THIBAUT.

Thibault entre par sa chambre. Par-dessus son pantalon noir à rayures grises et une chemise blanche dont il n'a

pas fermé le col, il porte une robe de chambre rouge bordeaux.

THIBAULT. — Bonjour, Jean.

JEAN. — Bonjour, monsieur. Tout s'est-il bien passé depuis hier ?

THIBAULT. — Certes, mais je vous attendais plus tôt.

JEAN. — La locomotive a eu une avarie un peu avant Montargis.

THIBAULT. — Rien ne vaut une calèche et quatre bons chevaux.

Jean est surpris par cette remarque. Thibault s'en aperçoit et en éprouve une gêne. Jean va à la fenêtre et ouvre les volets intérieurs.

JEAN. — J'ai plusieurs choses à vous dire.

THIBAULT. — Et moi j'ai un récit à vous faire.

JEAN. — J'en serais ravi, monsieur.

THIBAULT. — Comme convenu, j'ai reçu hier madame Zambault.

JEAN. — Votre entretien a-t-il été fructueux ?

THIBAULT, s'animant. — Elle est partie en claquant la porte.

JEAN. — Monsieur se serait-il emporté ?

THIBAULT, ayant du mal à se contenir. — Cette femme est une impie !

JEAN, *faisant du rangement*. — Il est vrai qu'on ne voit guère les Zambeault à la messe.

THIBAUT, *aigre*. — Madame Zambeault dans une église ? J'en serais le premier surpris.

JEAN. — Je vous entends : vous n'êtes pas parvenu à un accord.

THIBAUT. — Comment aurions-nous fait ?

JEAN. — Sa venue témoigne pourtant de l'amélioration de votre réputation.

THIBAUT. — Elle s'est résolue à venir faute de donateurs.

JEAN. — Quel était l'objet de sa visite ?

THIBAUT, *fulminant*. — Elle venait me réclamer de l'argent pour l'école communale de filles !

JEAN. — La générosité des Mareschal des Roches était proverbiale, jadis.

THIBAUT. — Nous n'avons cependant pas vocation à financer un enseignement dévoyé, qui érige la République en religion laïque.

JEAN. — Il est vrai que l'institutrice n'a pas la réputation d'une catholique fervente.

THIBAUT, *explosant*. — C'est une anticléricale notoire ! Je l'ai d'ailleurs fait remarquer à M^{me} Zambeault. On l'a plusieurs fois entendue blasphémer. Quant à ses conférences du dimanche matin, elles n'ont qu'une seule visée : vider l'office de ses fidèles ! Il était par conséquent impensable que je versasse la moitié

d'un centime pour conforter quelqu'un qui foule au pied nos racines chrétiennes.

JEAN. — Je reconnais là votre intransigeance.

THIBAUT, *avec un rictus de satisfaction.* — Madame Zambeault en a été proprement scandalisée. (*Amer :*) Elle est partie avec fracas en jurant d'en faire des gorges chaudes. Elle a refusé que je la raccompagnasse, fût-ce dans le vestibule, et elle m'a lancé : « Monsieur le vicomte, rien n'arrêtera la République ! »

JEAN. — Hélas, c'était à prévoir. (*Pensif :*) Le conseil municipal connaîtra bientôt l'affaire.

THIBAUT, *essayant de déchiffrer l'expression de Jean.* — Fallait-il donc se résigner ? Abandonner ? Capituler ?

JEAN. — Monsieur, si nous voulons faire revenir nos idées sur le devant de la scène, rien ne sert de pécher par excès. La colère attise l'esprit revancharde de nos ennemis, loin de les rallier à notre cause. En outre, un général ne descend pas au niveau d'un fantassin. Un maître doit d'abord être son propre maître. Votre demeure, votre famille et votre histoire vous placent au-dessus des éclats grossiers. Aussi monsieur, permettez-moi ce conseil : soyez conforme à votre titre et tenez votre rang. C'est le meilleur moyen de retrouver la grandeur passée des Mareschal des Roches.

THIBAUT, *comme libéré d'une tension.* — Vous avez raison, Jean.

JEAN. — Le vent est en train de tourner. Les bonnes nouvelles arrivent. Sur le chemin de la gare, j'ai croisé monsieur l'abbé.

THIBAULT. — Comment va-t-il ?

JEAN, *débarassant Thibault de sa robe de chambre.* — Il souhaite que vous l'accompagniez lors du pèlerinage de Vézelay.

THIBAULT. — J'en suis flatté.

JEAN. — Nous voyons les premiers fruits du travail que nous menons depuis plusieurs mois pour effacer tout ce qui put vous nuire.

THIBAULT. — Ce n'est qu'un pèlerinage.

JEAN. — Ne le négligez pas. Votre présence en tête de cortège fera sensation et marquera le rétablissement de votre autorité morale.

THIBAULT. — J'aimerais vous croire, mais le chemin est encore long.

JEAN, *aidant Thibault à enfiler sa redingote.* — Pas si long, monsieur, pas si long : le courrier est arrivé.

THIBAULT. — Quelles sont les nouvelles ?

JEAN. — *La Gazette nationale de France* vous prend votre article.

THIBAULT, *fou de joie.* — Voilà qui est fort ! Que ne le disiez-vous ?

JEAN. — La prose de monsieur a été appréciée à sa juste valeur : précise, convaincante et brillante !

THIBAULT. — Ce sont les mots exacts ?

JEAN, *fermant le col de chemise de Thibault*. — Ce n'est pas tout. Vous avez également reçu une lettre d'Auguste de Saint-Mont.

THIBAUT, *se figeant*. — Le comte ?

JEAN, *nouant la cravate de Thibault*. — Lui-même : Auguste de Saint-Mont, comte de Saint-Mont et duc de Clairance, président du Cercle de la rue royale.

THIBAUT, *impressionné*. — Que veut-il ?

JEAN. — Votre entrée.

THIBAUT, *qu'une fierté irradie*. — Moi ? Au Cercle de la rue royale ? Mais... sur quels motifs ?

JEAN, *enlevant une poussière sur l'épaule de Thibault*. — Le comte a eu vent de la fondation du Cercle monarchiste de Châtillon. Il vous félicite pour cette initiative et vous invite rue royale, afin de conférer avec lui des moyens de rétablir la monarchie en France.

THIBAUT, *sur un nuage*. — J'en suis... honoré...

JEAN. — Monsieur votre père serait fier de vous.

THIBAUT, *ému*. — Vous le croyez ?

JEAN. — Comme Monsieur votre frère.

THIBAUT, *très ému*. — Alors tout est juste. Prions.

*Joignant les mains, Thibault et Jean se mettent en prière.
Les yeux clos, ils gardent le silence quelques instants.*

THIBAUT ET JEAN. — Amen.

THIBAUT. — La journée s'annonce meilleure que je ne l'imaginais. (*Il prend une canne qui était posée dans un coin. Goûtant à l'avance le plaisir de la promenade :) J'ai envie de sortir.*

JEAN. — Monsieur s'est offert une nouvelle canne ?

THIBAUT. — Comment la trouvez-vous ?

JEAN, pincé. — On voit d'emblée qu'il s'agit d'un objet de prix.

THIBAUT, amusé. — Je vous le confirme.

JEAN. — Si vous me permettez un conseil, je suggère à monsieur le vicomte d'agir avec plus de modération.

THIBAUT, changeant de visage. — Que cela signifie-t-il ?

JEAN. — Cela signifie, monsieur le vicomte, que je vous recommande à l'avenir de mieux peser vos dépenses.

THIBAUT. — Vous me disiez que la réputation des Mareschal des Roches impliquait la libéralité. Il serait bon d'en avoir l'apparence.

JEAN. — Il serait bon, aussi, d'en avoir les fonds.

THIBAUT, soudain inquiet. — Expliquez-vous.

JEAN. — Il reste une lettre dont je ne vous ai pas parlé. Une lettre de M. Mallet. M. Mallet en personne. Il demande à monsieur un rendez-vous.

THIBAUT. — Lui aussi ? (*Tendant de rester léger :) J'ai du succès à Paris, en ce moment ...*

JEAN. — Il souhaite envisager la fermeture de votre crédit.

THIBAUT, *abasourdi.* — Que se passe-t-il ?

JEAN. — Selon toute apparence, vos créanciers font du bruit.

THIBAUT, *méprisant.* — Qu'ils braillent !

JEAN. — M. Mallet vous somme de contracter un emprunt.

THIBAUT, *se raidissant.* — On ne « somme » pas le vicomte Thibault Mareschal des Roches. Donnez-moi les œuvres épistolaires de ce gratte-papier. (*Lisant la lettre que Jean lui tend :*) « Je vous prie de vouloir bien vous présenter à mon bureau le dix-huit courant à onze heures, afin de procéder à la fermeture de votre crédit ainsi qu'à l'établissement de votre dette totale et des moyens d'y mettre ordre. » (*S'asseyant, touché :*) Les caisses sont vides.

JEAN. — J'en ai peur, monsieur.

THIBAUT, *perdu.* — Mais... mais comment cela a-t-il pu ? ...

JEAN. — La campagne électorale de monsieur a été coûteuse. De plus, la victoire nous ayant échappé, les recettes se sont raréfiées.

THIBAUT, *éclatant.* — En somme, mon infortune est liée à l'élection de Palissandre à la députation !

JEAN. — Je ne saurais mieux dire.

THIBAUT, *se levant, très nerveux.* — Qu'allons-nous faire, Jean ?

Un silence, durant lequel Thibault marche de façon erratique, tandis que Jean demeure impassible.

THIBAULT, *s'arrêtant soudain*. — Je crois que je devrais sans doute... trouver un emploi.

JEAN. — Vous ? Un vicomte ? Travailler ? Vous n'y pensez pas !

THIBAULT. — Je ne vendrai pas le château.

JEAN. — Je vous approuve.

THIBAULT. — Comment faire ?

JEAN. — Il y a peut-être une solution : un orphelinat.

THIBAULT. — Une institution ? Faire du château une institution ?

JEAN. — Nous accueillerions celles et ceux qui n'ont plus de parents.

THIBAULT. — Pas question. Les travaux de transformation seraient trop nombreux. Toucher à la demeure de mes ancêtres me serait insupportable.

JEAN. — Les transformations ne seraient qu'intérieures et n'affecteraient pas l'extérieur.

THIBAULT, *s'emportant*. — Ce château revenait à Henri ! Je lui dois de le garder en état et je refuse qu'il soit défiguré.

JEAN. — Et si cet orphelinat était réservé aux enfants perdus des grandes familles de France ?

THIBAULT, *après un temps de réflexion*. — Un orphelinat pour nobles ? D'où vient cette idée baroque ?

JEAN. — Le siècle n'est pas tendre envers ceux qui portent des titres de noblesse. Bien des maisons se sont effondrées sous le fracas des émeutes, des coups d'état, des révolutions, des guerres. Combien de petits barons ou de petites comtesses déchues sont-ils contraints de vivre dans des conditions indignes ?

THIBAUT. — En quoi cela me concerne-t-il ?

JEAN. — Monsieur, vous avez la grâce de faire partie de ceux qui sont d'une essence supérieure. Certes, vous avez des devoirs envers votre père, envers votre frère, Dieu ait leur âme. Mais vous avez aussi un devoir de charité envers ceux qui, comme vous, oserais-je dire, n'ont plus leur famille proche. (*Thibault se montre sensible à ces mots.*) Si vous le vouliez, votre demeure pourrait devenir leur havre. Songez à l'image que Bois-le-Vicomte acquerrait aux yeux de toute l'aristocratie française. Songez aussi au prestige retrouvé de votre nom.

THIBAUT. — Mais comment trouver l'argent ?

JEAN. — Le comte d'Isigny est prêt à soulever des fonds et la duchesse de Brézé s'est enflammée à cette idée.

THIBAUT. — Vous leur en avez parlé ?

JEAN. — Croyez-moi monsieur, l'éclaircie est proche. Par contre, je me permets de revenir à la charge sur un sujet dont nous avons déjà abondamment parlé : si monsieur pouvait enfin se décider à prendre une épouse...

THIBAUT, souriant. — Je vous le promets, Jean.

JEAN, souriant également. — Vous voilà enfin raisonnable !

THIBAULT. — Ne l'ai-je pas toujours été ?

JEAN, *gentiment moqueur.* — Pas toujours monsieur, pas toujours...

THIBAULT. — Qu'avez-vous à me reprocher ?

JEAN. — Ildebrand von Richter.

THIBAULT. — Encore ?

JEAN. — Je ne m'explique toujours pas les raisons qui vous ont poussé à l'éconduire. Elle était très éprise.

THIBAULT, *sec.* — Moi, non.

JEAN. — C'était pourtant un parti des plus intéressants : des châteaux en Bavière à n'en plus finir, des lieues de forêts où chasser le loup de la Toussaint jusqu'à Pâques, des mines de charbon, des usines d'acier...

THIBAULT, *mal à l'aise.* — Le patrimoine ne fait pas tout. Il me suffisait que la duchesse de Richter apparaisse pour sentir souffler le vent glacé de la Prusse...

JEAN. — Certes, son abord n'était pas des plus aimables...

THIBAULT. — Vous en convenez !

JEAN. — Mais la marquise de Bellac ? La baronne de Chaizy ? Des femmes délicieuses et bien nées, qui n'attendaient qu'un signe de votre part pour...

THIBAULT, *Brusque.* — Assez ! (*Après un temps.*) Je... je ne suis pas encore prêt...

JEAN, *sortant un trousseau auquel sont accrochées de nombreuses clefs.* — Il faudra y remédier.

THIBAUT, *saisi par l'audace de son valet.* — Comment ?

JEAN. — Je dis qu'il faudra y remédier. Le vicomte Mareschal des Roches ne saurait se passer d'un héritier.

Jean sort tandis que Thibault demeure seul, préoccupé.

TABLEAU 2. MORTS ET VIVANTS.

C'est la nuit. Seule la lumière frêle d'une veilleuse éclaire la pièce.

SCENE 1. THIBAUT, SEUL.

Thibault s'est endormi dans la méridienne, un livre à la main. Immobile, il respire doucement. Soudain, sa respiration s'accélère ; il s'agite et se débat.

THIBAUT. — Père... Père ! ... Les chevaux, les chevaux ! ... Tenez-leur la bride haute !... Prenez garde... Le Loing ! ... Non ! ... Henri ! ... Henri !

Il se réveille et halète, épouvanté.

SCENE 2. THIBAUT, JEAN.

JEAN, *accourant.* — Monsieur ! (*Regardant Thibault :*) Encore votre cauchemar ? (*Posant la main sur l'épaule de Thibault, qui continue de reprendre son souffle.*) C'est passé, monsieur. Je suis là. Puis-je vous apporter une infusion ?

THIBAUT. — Allez chercher le docteur Philibert.

JEAN. — À cette heure ?

THIBAUT. — Cela fait trop longtemps que ces visions m'assaillent.

JEAN. — Ce n'est pas une bonne idée.

THIBAUT. — Je veux qu'elles disparaissent. Cela devient une obsession !

JEAN. — Si je réveille le docteur Philibert, votre réputation sera compromise. Dès demain, Châtillon ne parlera que de cela.

THIBAUT. — Peu m'importe !

JEAN, avec autorité. — Eh bien il m'importe, moi ! Je ne laisserai pas votre honneur être livré aux chiens de la place publique.

THIBAUT, après un temps. — Alors, que faire ?

JEAN. — Hélas, monsieur, chacun doit apprendre à vivre avec ses fantômes.

Jean sort, tandis que Thibault ne se recouche pas et demeure les yeux plongés dans l'inquiétude.

TABLEAU 3. LOUISE.

Le lendemain. Thibault est allongé sur la méridienne et lit. Dehors, il pleut très fort.

SCENE 1. THIBAULT, JEAN.

JEAN, *entrant, trempé*. — Je ne reconnais plus les environs.

THIBAULT, *sans quitter des yeux son livre*. — Nous en avons vus d'autres.

JEAN. — Non monsieur ! C'est un véritable déluge !

THIBAULT, *posant son livre*. — Que voulez-vous que j'y fasse ? Construire une arche ?

JEAN. — La pluie entre dans le château par la façade nord. Les combles sont trempés. Déjà, l'eau s'infiltré dans les plafonds du troisième étage.

THIBAULT. — Cela fait longtemps que c'est ainsi. Il faudrait réparer la toiture, mais que voulez-vous ? Nos finances...

JEAN. — Vous ne comprenez pas ! Le Loing et le canal de Briare sont en crue. Ils sont sortis de leurs lits et se sont rejoints pour ne former qu'un seul fleuve. L'étendue d'eau est énorme et bouillonnante. Elle grossit un peu plus à chaque minute !

THIBAULT, *se levant*. — Il y a des dégâts ?

JEAN. — Les maisons alentours sont toutes inondées. L'eau continue de monter. Elle a atteint le parc. Le courant a fait tomber les deux lions qui gardaient l'entrée. Ils se sont écroulés au milieu de tourbillons

boueux et ont disparu. Les grilles du château ont cédé et se sont ouvertes.

THIBAUT, *le visage barré*. — Même 1789 n'y est pas parvenu...

JEAN. — Le château est désormais librement abordable par le fleuve.

THIBAUT. — Il n'en faudra pas plus pour que des pillards nous rendent visite à la première occasion.

JEAN. — Je vais à Châtillon chercher de l'aide.

THIBAUT. — Comment ferez-vous ?

JEAN. — Je passerai par le bois, il est encore à sec.

Jean sort rapidement.

SCENE 2. THIBAUT, PUIS LOUISE.

Thibault s'assoit à son bureau et commence à écrire une lettre. Quelque temps après, par la porte donnant sur la galerie, Louise apparaît. Elle avance doucement. Elle porte un manteau et un chapeau de pluie, trempés. Soudain, elle aperçoit Thibault et se fige. Lui ne l'a pas vue ; il continue à écrire, concentré. Tout se passe comme si, dans ce moment de silence, elle le saisissait tout entier. Tout à coup, Thibault la voit.

THIBAUT, *se levant*. — Qui êtes-vous ?

LOUISE. — Pardonnez-moi, j'ai appelé, mais personne n'a répondu...

THIBAUT, *la coupant*. — Vous êtes ici dans un appartement privé.

LOUISE. — J'en suis navrée... je ne voulais pas... (*Se présentant* :) Louise Duprat.

THIBAUT, *la considérant et retournant ce nom dans sa tête.* — Louise Duprat... Bien entendu ! Votre visage me disait quelque chose, mais le nom m'échappait...

LOUISE. — Je viens solliciter votre aide...

THIBAUT. — Que faites-vous ici ?

LOUISE. — Nous sommes voisins...

THIBAUT. — Sortez.

LOUISE. — Pardonnez-moi ?

THIBAUT. — Je vous demande de sortir, madame.

LOUISE, *déstabilisée par cet ordre.* — Je n'attendais certes pas un tel accueil de la part d'un gentilhomme.

THIBAUT. — Qu'espérez-vous ?

LOUISE. — Plus de savoir-vivre.

THIBAUT. — Du savoir-vivre ? Pour une catin ? En vérité, vous êtes burlesque.

LOUISE, *secouée par l'insulte.* — Enfin, monsieur !...

THIBAUT. — Le mot de *catin* vous choque ? C'est pourtant le vôtre.

LOUISE. — Il est vrai...

THIBAUT. — Je vous cite de mémoire : « Si une catin est une femme qui considère que l'amour est une chasse

et l'homme un gibier, alors je suis une catin et j'en suis fière ! »

LOUISE, *surprise*. — Je vois que vous connaissez ma prose.

THIBAUT. — Qui ne la connaît pas ? Toute la presse a publié vos frasques immorales et cet orgueil qui vous pousse à en faire un étendard. Il est vrai que pour devenir danseuse aux *Folies Bergères*, point n'est besoin de prix de vertu.

LOUISE, *s'inclinant*. — Monsieur, je vous supplie de jeter un voile sur vos réticences, que je comprends, et d'écouter ma requête.

THIBAUT, *surpris par cette révérence, après un temps*. — Parlez.

LOUISE, *se redressant*. — Je vous remercie. J'habite l'une des maisons mitoyennes de votre parc, au sud.

THIBAUT. — Je vous pensais parisienne.

LOUISE. — C'est une maison de campagne.

THIBAUT. — Celle du père Leleu ?

LOUISE. — J'en suis désormais la propriétaire.

THIBAUT. — Je la connais. Elle est charmante.

LOUISE. — Était.

THIBAUT. — Comment ?

LOUISE. — Était charmante. Elle est désormais dévastée par les eaux furieuses du Loing.

THIBAUT. — Ah... J'en suis désolé.

LOUISE. — Tout est allé si vite. La porte d'entrée défoncée, les meubles emportés, mes livres... je... je n'ai plus rien. (*Elle est très émue.*) Dans sa furie, le fleuve a jeté une barque au beau milieu de ce qui était mon salon. Alors j'y suis montée et je... je me suis enfuie. (*Le regard de Thibault change : c'est comme s'il la regardait maintenant pour la première fois.*) J'ai cru... au milieu de ce fleuve fou, j'ai bien cru passer par-dessus bord. Je voyais filer sur l'eau des morceaux de bois, des lits, des fauteuils, des ordures et puis... j'ai entendu des cris et j'ai aperçu deux personnes... deux personnes qui hurlaient et qui ont soudain disparu dans un tourbillon. Elles sont remontées à la surface, un peu plus loin mais... elles ne criaient plus. Elles semblaient étouffer et se débattre contre une emprise invisible et puis... elles ont fini par être englouties par le fleuve. Alors j'ai... j'ai été puiser au fond de moi ce qui me restait de force. Je ne sais comment j'ai fait mais, j'ai empoigné les rames et de toute ma volonté j'ai mené ma barque en direction de la rive. Dès que j'ai pu, j'ai mis pied à terre. J'ai marché. Arrivée devant vos murs, je me suis effondrée. J'étais comme... vidée. J'ai remarqué deux fenêtres éclairées. La porte était entr'ouverte. Je suis entrée. J'ai erré au rez-de-jardin. J'ai traversé plusieurs pièces sombres, froides, drapées de blanc. Les meubles étaient pareils à des fantômes. J'ai trouvé l'escalier. Une lumière douce et de la chaleur descendaient du premier étage. Je les ai suivies et je vous ai trouvé.

THIBAUT, *après un silence.* — Mais vous avez frôlé la...
(*Il ne continue pas, impressionné.*)

LOUISE. — J'ai failli mourir, je crois.

THIBAUT. — Asseyez-vous, madame.

LOUISE, *s'asseyant.* — Merci, monsieur.

THIBAUT, *lui servant un verre.* — Buvez.

LOUISE, *buvant mais surprise par la force de l'alcool.* —
Qu'est-ce que c'est ?

THIBAUT. — Je pensais qu'il vous serait familier. L'eau-de-vie du père Leleu.

LOUISE. — Ce brave homme m'aura donc porté secours même après sa mort.

THIBAUT. — Permettez-moi de vous offrir l'hospitalité, aussi longtemps que vous en aurez besoin.

LOUISE. — Je ne voudrais pas vous déranger.

THIBAUT. — Me déranger ? Vous êtes la personne la plus brave que ce château ait vue depuis longtemps !

LOUISE. — J'ai cru remarquer que toutes les pièces du château n'étaient pas employées et je ne voudrais pas être une charge qui...

THIBAUT. — Je ne chauffe que les pièces nécessaires et j'en chaufferai une de plus, pour vous servir, madame.

LOUISE. — Pourtant une femme de ma réputation pourrait nuire à la vôtre et je...

THIBAUT. — Veuillez accepter mes excuses pour la façon dont je vous ai accueillie.

LOUISE. — Vous n'avez rien dit qui ne soit exact.

THIBAUT. — Peut-être, mais si mon père avait été là, il n'aurait pas manqué de fustiger mon comportement comme indigne des murs de ce château.

LOUISE. — C'est une bâtisse étonnante.

THIBAUT. — Il est vrai. J'espère lui redonner son éclat.

LOUISE. — Ce que j'ai vu m'a charmé.

THIBAUT. — Pas assez. J'aurais aimé vous accueillir dans une maison où chaque pièce aurait été baignée de la claire lumière des lustres de cristal, où chaque cheminée aurait brûlé d'un bon feu de mon bois tendre.

LOUISE. — Mais... c'est pourtant bien ce que je vois dans cette pièce.

THIBAUT. — La décoration y est un peu ancienne...

LOUISE. — Elle est authentique. On sent que chaque meuble, chaque objet est... comment dire... vivant, animé.

THIBAUT, souriant. — Je suis heureux que vous y soyez sensible. Bien des gens ne voient en Bois-le-Vicomte qu'un vieillard malade. Vous venez de me prouver qu'en son centre bat encore un cœur, vibre encore une âme qui ne demande qu'à remettre en mouvement ce grand corps en hibernation. Mais je manque à tous mes devoirs et ne vous ai pas encore débarrassée.

Louise se lève. Elle enlève son chapeau, que Thibault prend, laissant apparaître des cheveux noués par un ruban, dans lesquels sont accrochées des fleurs des champs. Puis Thibault débarrasse Louise de son

manteau, ce qui dévoile une robe ajustée. Louise porte également une parure de fleurs sur l'épaule gauche. Thibault la contemple presque malgré lui.

LOUISE, *sortant un fume-cigarette d'un étui, l'allumant au moyen d'une bougie et fumant.* — Vous permettez ? (*Thibault se montre saisi par ce geste.*) C'est mon tour de vous choquer, on dirait...

THIBAULT, *quelque peu contrarié.* — Faites à votre guise, vous êtes mon invitée.

LOUISE, *regardant les livres de Thibault.* — Je suis impressionnée par tant d'érudition, M. le vicomte.

THIBAULT. — Vous vous moquez...

LOUISE. — Je suis sincère.

THIBAULT. — Je n'en ai pas lu un seul. Je vous supplie de n'en rien dire pour ne pas écorner davantage un blason déjà entaché.

LOUISE, *riant.* — Dès demain, tout Châtillon le saura, comptez sur moi !

THIBAULT, *s'amusant.* — Hélas, ce secret ne pouvait le rester indéfiniment.

LOUISE, *souriant, considérant l'imposante bibliothèque.* — Je constate en tout cas qu'on a bien exagéré les malheurs de la Révolution. Nous ne vous avons pas tout pris, loin de là.

THIBAULT. — « Nous » ? Qui est ce « Nous » ?

LOUISE. — Le peuple.

THIBAULT. — Tiens ! Vous êtes du peuple ?

LOUISE, *avec un air de défi*. — Comme vous. (*Léger silence.*) Si l'on y pense bien.

THIBAUT. — Je l'eusse aimé. Mais il ne peut en être question.

LOUISE, *ironique*. — Je l'aurais juré...

THIBAUT. — La seule richesse du peuple est sa force de travail.

LOUISE. — Vicomte, nous sommes d'accord.

THIBAUT, *soupirant*. — Ma seule richesse à moi est cette vaste demeure.

LOUISE, *provocatrice*. — Votre richesse vous ennue ?

THIBAUT. — Ma richesse qui m'a rendu pauvre.

LOUISE. — Vendez.

THIBAUT. — Hélas ! Je scellerais ma destinée : hanté jusqu'à la fin de mes jours par le fantôme de mon défunt père !

LOUISE. — J'en serais désolée.

THIBAUT. — Et moi je suis tout le contraire. Non pas désolé, privé de sol, mais profondément ancré dans les racines de cette terre, celle de ma famille depuis plus de quatre siècles, celle des vicomtes Mareschal des Roches. (*Ce disant : il montre quelques portraits accrochés au mur.*)

LOUISE, *observant tour à tour les portraits et Thibault*. — Ce nom me dit quelque chose... Attendez... Mais oui ! Le vicomte Thibault Mareschal des Roches ! Vous étiez candidat à la députation ?

THIBAUT, *gêné*. — Euh... oui...

LOUISE. — Et vous avez été battu par André Palissandre !

THIBAUT, *faisant grise mine*. — C'est cela...

LOUISE. — Pardonnez-moi, j'ai ravivé un mauvais souvenir...

THIBAUT, *se raidissant*. — Vous vous en êtes tenue au rappel d'un fait.

LOUISE, *riant*. — Que voulez-vous, M. le vicomte ? L'avancée de la République est inexorable.

THIBAUT. — Vous aussi ?

LOUISE. — Les tenants de la monarchie s'accrochent, mais l'avenir de la France est dans la République.

THIBAUT. — Ne nous enterrez pas trop vite.

LOUISE. — Nous ne voulons enterrer personne. Nous souhaitons que tous, ouvriers et bourgeois, paysans et aristocrates, femmes et hommes, vivent libres et égaux en droits.

THIBAUT. — J'ai lu cela quelque part...

LOUISE. — Peut-être sous la plume d'Antoinette...

THIBAUT, *s'échauffant*. — Antoinette ? Cette communarde féministe, romantique et revancharde qui, à longueur d'articles, appelle à la haine contre les plus vieilles familles de France ? Elle est de vos amis ?

LOUISE. — C'est moi.

THIBAUT, *après un temps*. — Je vous demande pardon ?

LOUISE. — *Antoinette* est mon nom de plume.

THIBAUT, *désorienté*. — Je vous croyais danseuse ?

LOUISE. — Je suis aussi journaliste.

THIBAUT, *sarcastique*. — Si je comprends bien, le lundi vous défendez la cause des femmes et le reste de la semaine vous vous déshabillez devant des pères de familles pour quelques billets ?

LOUISE, *avec un sourire effronté*. — Tout travail mérite salaire.

THIBAUT. — Vous appelez cela un travail ?

LOUISE. — Une femme mariée dansant avec son époux ou avec d'autres hommes, n'est-ce pas aussi un travail ? Et lorsqu'elle s'habille, se maquille, accomplit son devoir conjugal, n'aurait-elle pas droit à ...

THIBAUT, *outré*. — Assez !

LOUISE. — Rassurez-vous : si je suis républicaine, je suis aussi contre la peine de mort. Ainsi, avec moi, vous ne risquerez pas d'être guillotiné.

THIBAUT, *criant*. — Taisez-vous !

LOUISE, *se mordant les lèvres, après un temps*. — Je vous ai heurté.

THIBAUT, *après un temps*. — Je n'ai pas l'habitude de perdre ainsi mon calme, mais dans ma famille... la guillotine n'est pas une simple idée abstraite...

LOUISE. — Je vous présente mes excuses.

THIBAUT, *vers les livres.* — Certains de ces ouvrages pourraient peut-être vous intéresser.

LOUISE. — Je croyais que vous n'en n'aviez lu aucun ?

THIBAUT. — Mon frère l'a fait pour moi. (*Prenant un livre :*) Je vous recommande *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre. Il y montre comment bien des désordres de l'Histoire ne sont dus qu'à la Providence. Vous lirez également avec profit *l'Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social* de Louis de Bonald, dans lequel l'auteur révèle combien la liberté individuelle peut être destructrice pour l'ordre social. (*Il tend les deux livres à Louise.*)

LOUISE, *sans les prendre.* — Vicomte, me prenez-vous pour une enfant ?

THIBAUT. — Mais non ! ...

LOUISE. — Pensez-vous qu'il faille faire mon éducation politique ?

THIBAUT. — Vous vous méprenez sur mes intentions...

LOUISE. — Je n'ai pas besoin de livres pour forger mes convictions. Il me suffit d'aller par les villes, les faubourgs, les villages et les champs. Il me suffit de regarder celles et ceux qui y vivent, y travaillent, y souffrent. C'est une simple question de bon sens !

THIBAUT. — Et j'en suis dépourvu, n'est-ce pas ?

Ils se regardent, têtus, sans rien dire.

THIBAUT. — N'avez-vous pas porté avec vous quelques affaires ?

LOUISE. — Je les ai laissées dans le vestibule.

THIBAUT. — Allez les chercher, je vais faire préparer votre chambre.

LOUISE. — Vicomte, si ma présence doit vous causer quelque désagrément, j'aime autant...

THIBAUT, *ironiquement aristocratique.* — Je vous en prie, madame. Quoiqu'affreusement traditionnalistes et contre-révolutionnaires, les Mareschal des Roches n'ont jamais failli aux lois de l'hospitalité.

LOUISE, *souriant.* — Merci, monsieur.

Elle sort. Thibault regarde les deux livres qu'il a encore dans les mains. Il sourit et les remet en place.

SCENE 3. THIBAUT, JEAN.

JEAN, *entrant par la porte de service.* — Monsieur ! Châtillon est plongée dans une panique effroyable et je n'ai pu...

THIBAUT. — Jean, vous préparerez la chambre d'Henri.

JEAN, *surpris.* — Monsieur reçoit ?

THIBAUT. — Notre voisine, Louise Duprat.

JEAN, *après un temps.* — Monsieur la connaît ?

THIBAUT. — Sa maison a été inondée.

JEAN. — Je ne sais où j'ai entendu parler d'elle...

THIBAUT. — Dans le journal, certainement.

JEAN. — Monsieur se moque...

THIBAULT. — Vous connaissez Antoinette ?

JEAN. — La journaliste ?

THIBAULT. — C'est elle.

JEAN. — N'est-ce pas elle qui a écrit plusieurs articles virulents contre la monarchie ?

THIBAULT. — Je le crains.

JEAN. — Monsieur est-il certain que...

THIBAULT. — Cette femme nous tient pour peu de chose, nous et tous les représentants de la noblesse.

JEAN. — En ce cas, pour quelle raison...

THIBAULT. — Nous allons lui montrer ce qu'est vraiment un aristocrate.

Souriant, Thibault sort, tandis que Jean reste seul, intrigué.

TABLEAU 4. REPUBLIQUE ET MONARCHIE.

SCENE 1. LOUISE, SEULE.

LOUISE, *une lettre à la main.* — À ma grande surprise, les premiers temps de mon séjour se passèrent agréablement. Le vicomte, puisque je l'appelais encore ainsi, évita tout ce qui aurait pu me froisser. De mon côté, je mis la bride à mon naturel querelleur. D'autant que j'appréhendais un peu la réputation d'original que l'homme avait dans la région. Je reçus une lettre de mon amie Séverine, à qui j'avais raconté toutes mes péripéties. Voici ce qu'elle m'écrivait : « Il a un château et du bien ? N'hésite pas et fais-lui rendre gorge. » Je confesse que j'étais tentée de suivre cette ligne de conduite. Après tout, n'était-ce pas traiter son mépris du peuple comme il le méritait ? (*Elle chante :*) Ah ça ira, ça ira, ça ira ! Les aristocrates à la lanterne, ah ça ira, ça ira, ça ira, les aristocrates on les pendra !

SCENE 2. LOUISE, THIBAULT.

Thibault entre sur les derniers mots de Louise. Elle s'arrête. Ils sont un peu gênés.

THIBAULT. — Non seulement vous dansez, mais en plus vous chantez... *Les Folies Bergères* prodiguent décidément une éducation complète.

LOUISE. — Je ne voulais en aucun cas déranger le calme de...

THIBAULT. — La décrue s'amorce.

LOUISE, *un peu déçue.* — Voilà une bonne nouvelle.

THIBAULT. — Oui.

Ils gardent le silence, comme emplis d'un regret.

LOUISE, regardant par la fenêtre. — Quelle agitation !
Que se passe-t-il ?

THIBAUT. — Des villageois.

LOUISE. — Que font-ils ?

THIBAUT. — Ils viennent s'installer, pour quelques jours. J'ai proposé à toutes celles et tous ceux qui ont été touchés par les inondations de profiter du château autant qu'il le faudra. Les salons du rez-de-jardin sont inoccupés. Il est bon qu'ils profitent à celles et ceux qui en ont besoin.

Louise le regarde, surprise, puis se met à sourire.

LOUISE. — Voilà qui est plutôt... inattendu...

THIBAUT, satisfait de son effet. — Les Mareschal des Roches se sont toujours souciés du bien-être du village. Je ne fais que perpétuer la tradition. Tous les châtelains ne sont pas hautains.

LOUISE. — Je ne l'ignore pas. J'en connais de très généreux, comme Constance d'Hérouville, mon amie.

THIBAUT, saisi. — Vous... vous connaissez la baronne d'Hérouville ?

LOUISE, satisfaite à son tour, de son effet. — Une amie très chère, une amie d'enfance, nous avons été élevées ensemble...

THIBAUT, surpris. — Au château d'Hérouville ?

LOUISE. — Un paradis pour qui aime jouer à cache-cache...

THIBAULT, souriant. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

LOUISE, moqueuse. — J'ignorais que vous exigiez des lettres de recommandation.

THIBAULT. — J'aime Hérouville. J'ai eu la chance d'y venir une fois, il y a quatre ans. Peut-être nous sommes-nous croisés au château ?

LOUISE, quittant son sourire. — Oh non... (*Un temps court, puis elle sourit de nouveau.*) Ce mot de *château* m'amuse car je n'ai jamais eu le sentiment qu'Hérouville était un château. Je m'en souviens comme d'un village champêtre clos de murs, presque une cour de ferme un peu rustique, flanquée par accident d'un grand manoir.

THIBAULT. — Vous dites vrai : Hérouville est un authentique campagnard et c'est justement son charme. Les châteaux sont des êtres vivants. Les hommes et les femmes qui y vivent y font résonner leurs paroles, leurs pensées, leurs gestes et tout cela imprègne les murs, les objets et leur donne une personnalité unique. Tenez, Bois-le-Vicomte, par exemple, c'est un château tout simple. Un corps de logis complété par deux ailes. Pas d'escalier monumental, pas de balcon d'apparat. On y entre par une modeste double porte vitrée, presque une porte de service. Pierre meulière, toits d'ardoise, briques rouges. A l'intérieur, une impression de repos. Le bois craque doucement, le vent chante sa chanson discrète, comme si le château tout entier vous enveloppait de son manteau protecteur, avec

délicatesse. Il bouge, il respire, parfois il pleure ou il parle. Il a tant de choses à dire, écoutons-le.

Ils gardent le silence et écoutent.

LOUISE, *comme si elle faisait parler le château.* —
« Entrez, mes amis. »

THIBAUT, *idem.* — « J'aime votre compagnie. »

Louise, troublée par cette dernière phrase, change de place, comme si elle perdait l'équilibre.

THIBAUT, *rompant la gêne.* — Vous vous êtes levée tôt, ce matin.

LOUISE. — Vous aimez l'aurore ?

THIBAUT. — Je préfère le crépuscule. Il apporte avec lui le cortège des souvenirs.

LOUISE. — L'aurore, c'est tout le contraire. Je hais l'hiver parce qu'il n'y a pas d'aurores. Bien sûr, en hiver le soleil se lève aussi, mais je ne m'en aperçois pas ! Il est si paresseux... La nuit est déjà finie, pourtant je ne l'ai pas vue mourir, ni vu naître le jour nouveau. Je suis déjà à la barre ou à ma table de travail. Au printemps et en été, c'est différent : entre la nuit et le jour, il y a l'aurore. Comme un prélude ou une préface. L'aurore a sa couleur : le blanc. Le ciel est blanc, l'heure est blanche. Tout recommence, tout semble possible, et pourtant rien ne bouge encore. Le monde retient son souffle avant de plonger dans la journée qui va commencer.

Silence durant lequel tous deux semblent essayer de vivre pleinement ce moment d'aurore.

THIBAULT. — Et maintenant, plongeons !

LOUISE. — Pardon ?

THIBAULT. — Je préside ce soir à Châtillon le banquet de la paroisse. Votre compagnie me serait fort agréable.

LOUISE. — Hélas, je ne le peux pas. Je participe moi-même à un banquet à Dammarie.

THIBAULT. — Ah ? Lequel ?

LOUISE, *gênée.* — Un banquet... un banquet républicain.

THIBAULT, *contrarié.* — Mais... comment irez-vous ?

LOUISE, *après un temps.* — On... on passe me prendre...

THIBAULT. — Qui ? (*Il est immédiatement honteux de sa question.*)

LOUISE, *ayant du mal à répondre.* — Palissandre... (*Alors que Thibault est touché par cette révélation.*)
C'est un banquet destiné à lever des fonds pour relancer *La Cause du Peuple*.

THIBAULT. — Cette feuille de scribouillards ?

LOUISE, *rectifiant* — Un journal ! Un authentique journal fondé par un grand homme de Lettres : M. Jules Vallès.

THIBAULT. — Votre « authentique journal » n'a cessé de nous salir.

LOUISE. — De qui parlez-vous ?

THIBAUT. — Tous ceux qui pensent que la France a besoin d'un roi.

LOUISE. — Reconnaissez-le : vos représentants à la chambre n'ont pas fait honneur à vos idées.

THIBAUT. — Mon frère en était.

LOUISE. — S'est-il prononcé, lui aussi, en faveur des mesures qui frappent le peuple de France ?

THIBAUT. — Et les événements qui frappent les grandes familles de ce pays, celles qui ont écrit son Histoire ? Cela vous indiffère ?

LOUISE. — Toute souffrance me touche et m'indigne.

THIBAUT. — Alors indignez-vous. Indignez-vous du sort qui est réservé à ceux qui ont sculpté ce beau pays de France. Voilà pourquoi j'entends faire de ce château un havre, un asile destiné à accueillir les orphelins de la noblesse française.

LOUISE, *comme pour elle-même.* — Indifférence des puissants envers le sort des faibles...

THIBAUT. — Jamais nous ne fûmes indifférents ! Les Mareschal des Roches se sont toujours souciés du peuple !

LOUISE. — Qu'avez-vous fait pour lui ? Votre frère était à la chambre, me disiez-vous ? A-t-il, comme ses collègues, refusé d'écouter les doléances de la Commune de Paris ?

THIBAUT. — La Commune ? Ce caprice parisien ?

LOUISE. — Un caprice ? Vouloir se faire entendre ? Choisir ses dirigeants ?

THIBAULT. — Et les vols ? Les violences ? Les crimes ?

LOUISE. — Et les crimes d'État ? Ceux qui sont accomplis par une armée qui tire contre ses propres citoyens ?

THIBAULT. — Et les crimes de 1789 ? Ceux de ces fous qui ont pris le prétexte d'une famine pour assouvir leurs instincts les plus meurtriers ?

LOUISE. — Pensez-vous que 1789 nous ait épargnés, nous les sans-grades, nous les sans-noms ? Nous nous sommes battus pour nos voix comptent !

THIBAULT. — Que voulez-vous de plus ? Ces députés monarchistes pour lesquels vous n'avez pas de mots assez durs, n'ont-ils pas décidé que les maires et conseillers généraux seraient désormais élus ?

LOUISE. — Ils ont aussi aboli l'exil des anciennes familles régnautes !

THIBAULT. — Sont-elles condamnées à perpétuité ? La France est aussi leur pays !

LOUISE. — Un pays qu'elles ont mis à genoux ! Cela au prétexte d'une hérédité ou d'une hypothétique grâce divine !

THIBAULT. — Prétendez-vous nous interdire de pratiquer notre religion ?

LOUISE. — Je prétends qu'un député, fût-il royaliste, représente tous les électeurs de sa circonscription et ne doit pas afficher publiquement sa religion, comme nombre de monarchistes l'ont fait avec ostentation, en participant à des pèlerinages

auxquels ils ont donné une publicité plus que tapageuse !

THIBAUT, *après un silence*. — Eh bien... je crois que... cette conversation nous a permis d'éclaircir bien des choses...

Après un temps, Louise, qui semble affectée, s'en va sans dire un mot par la galerie.

SCENE 3. THIBAUT, JEAN.

JEAN, *affolé, entrant la porte de service*. — Monsieur ! Des villageois sont entrés. Ils s'installent dans les salons du rez-de-jardin ! Monsieur le maire me certifie que vous leur en avez donné l'autorisation !

THIBAUT. — En effet, Jean.

JEAN, *n'en croyant pas ses oreilles*. — Mais enfin... enfin, monsieur...

THIBAUT. — Ils ont tout perdu, à cause des inondations. Nous ne pouvions rester sans rien faire.

JEAN. — Que faire des meubles de prix, des objets précieux, des...

THIBAUT. — Vous les laisserez en place.

JEAN. — Je vous demande pardon ?

THIBAUT. — Nos hôtes méritent les mêmes égards que des invités de marque.

JEAN. — Monsieur, je me permets de vous rappeler que...

THIBAUT. — Assez ! Vous êtes mon domestique. Je décide et vous exécutez.

JEAN, *se raidissant.* — Oui, monsieur.

Thibault, emporté, sort vivement, tandis que Jean, très contrarié, reste seul.

TABLEAU 5. LES DEUX ENFANTS.

Le lendemain. Thibault, assis à son bureau, écrit. Jean entre par la porte de service.

SCENE 1. THIBAULT, JEAN.

JEAN, *un papier à la main.* — Le courrier, monsieur.

THIBAULT, *à son écriture, sans lever la tête.* — Je vous écoute.

JEAN, *un papier à la main.* — J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. (*Thibault quitte des yeux sa lettre.*)
Auguste de Saint-Mont, duc de Clairance, arrive la semaine prochaine.

THIBAULT, *se levant.* — Que dites-vous ?

JEAN. — Il emmène avec lui le comte d'Isigny, la duchesse de Brézé ainsi qu'une délégation du Cercle de la rue royale. Tous sont prêts à soutenir financièrement notre orphelinat et veulent voir de leurs propres yeux le château où il sera établi.

THIBAULT, *décontenancé.* — Mais... c'est impossible... c'est trop tôt...

JEAN, *ne comprenant pas.* — La décrue vient de s'achever, la grille est réparée et...

THIBAULT. — Le château n'est pas prêt. Au rez-de-jardin, nous avons accueilli des villageois...

JEAN, *pincé.* — C'était la décision de monsieur...

THIBAULT. — Sans parler des chambres, du verger, il y a tant à faire...

JEAN. — Je m'en occupe, monsieur.

THIBAUT. — Seul, vous n'y arriverez pas...

JEAN. — Je demanderai de l'aide. Je suis sûr qu'à Châtillon, je pourrai trouver...

THIBAUT. — Non, Jean, pas tout de suite...

JEAN. — Mais... que dois-je répondre au duc ?

THIBAUT. — Eh bien vous lui direz que... que j'ai encore besoin de temps.

JEAN, se rembrunissant. — Bien monsieur.

Jean sort par la porte de communication tandis que Louise entre par la porte donnant sur la galerie. Ils se regardent un moment sans rien dire, chacun cherchant à rompre le silence.

SCENE 2. THIBAUT, LOUISE.

THIBAUT. — Je vous écrivais.

LOUISE. — Je vous présente mes excuses pour hier. J'ai...

THIBAUT. — C'est à moi de les présenter. Je me suis montré d'une terrifiante impolitesse. Mais... avec mes mots et... ma maladresse aussi... je ne voulais que défendre l'honneur de ma famille.

LOUISE. — C'était ce que je cherchais aussi : réparer les injustices faites à mon nom.

THIBAUT. — En ce cas, vous pouvez me comprendre. J'ai repris le combat de mon frère, mon jumeau. C'était un brillant député. Avec ardeur, il se battit à

la chambre pour défendre nos valeurs. Mon père et moi, nous l'admirions beaucoup. Tous les espoirs de la famille étaient fondés sur lui. Un soir, mon père, ma mère et mon frère se rendirent à un banquet royaliste. Au retour, un animal effraya les chevaux, la voiture fit une embardée et fut précipitée dans le Loing. Aucun ne savait nager. Tous trois périrent. J'héritai de tout. Je ne le méritais pas. Moi qui n'étais qu'un viveur paresseux, je dispose désormais de tout ce qui revenait de droit à mon frère. C'est lui qui devrait être ici, à ma place. C'est lui aurait dû vous accueillir dans cette demeure.

LOUISE. — Il y a un poème de Baudelaire que j'aime par-dessus tout. « Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie. À côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si, comme l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

À travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet

rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur. »

Vous voyez Vicomte, nous sommes un peu ces deux enfants. Vous du château, et moi de la grande route. Pourtant, quand nous sourions, les barreaux disparaissent et les grilles s'évanouissent, n'est-ce pas ? (*Elle sourit et Thibault sourit également.*) Vous m'excusez ? (*Elle amorce une sortie.*)

THIBAUT. — Vous êtes pressée ?

LOUISE, *un peu gênée.* — Je... je suis attendue.

THIBAUT. — Tiens, et par qui ? (*Soudain, il est honteux de son indiscretion.*)

LOUISE. — André Palissandre.

THIBAUT, *touché.* — Je vois...

LOUISE. — Je sais que vous ne l'appréciez guère...

THIBAUT. — Nos opinions diffèrent.

LOUISE. — Lui vous admire beaucoup.

THIBAUT. — Qu'admire-t-il ? Sa campagne de calomnies à mon encontre ? Ou peut-être est-ce ma complète défaite électorale ?

LOUISE. — Il admire aussi votre frère. J'ai eu l'occasion de parler avec lui hier, lors du banquet de *La Cause*

du peuple. Nous partageons beaucoup de choses. C'est un orateur passionné et qui sait, avec des mots simples, exprimer les injustices de notre temps et toucher le cœur de son auditoire.

THIBAUT, *la regardant avec attention.* — En effet, je vois qu'il a manifestement atteint sa cible. *(Après un silence durant lequel ni Thibault ni Louise ne savent que dire :)* Ne le faites pas attendre.

LOUISE, *se voulant cordiale.* — À tantôt.

Elle sort par la galerie alors que Jean rentre par la porte de service.

SCENE 3. THIBAUT, JEAN.

JEAN. — Monsieur, je viens de parler avec Monsieur l'abbé.

THIBAUT. — Quelles sont les nouvelles ?

JEAN, *mal à l'aise.* — Il... Il vous demande de ne plus l'accompagner à Vézelay.

THIBAUT. — Que se passe-t-il ?

JEAN. — Eh bien c'est... c'est au sujet de cette femme...

THIBAUT. — Expliquez-vous !

JEAN. — Cette femme que nous hébergeons depuis quelques jours...

THIBAUT. — Madame Duprat ?

JEAN. — Sa réputation... la vôtre... enfin, on jase, monsieur !

THIBAUT, *méprisant*. — Eh bien, qu'on jase !

*Agacé, Thibault sort, tandis que Jean reste seul,
contrarié.*

TABLEAU 6. LA VALSE.

SCENE 1. THIBAUT, LOUISE.

*Ils entrent en même temps.***LOUISE.** — Je vous cherchais.**THIBAUT.** — Moi aussi.**LOUISE.** — Ah... Commencez.**THIBAUT.** — Je n'en ferais rien.**LOUISE.** — Je vous en prie, vicomte.**THIBAUT.** — Si vous insistez... (*Il hésite un instant puis, comme mélancolique :*) le Loing et le canal de Briare ont retrouvé leur niveau habituel. J'ai vu des experts à Châtillon qui certifient que la crue est définitivement terminée.**LOUISE.** — Je reviens de chez moi. La maison a été nettoyée. (*Un temps, puis, à regret :*) Je partirai demain.**THIBAUT,** *après un silence.* — Les choses rentrent dans l'ordre.**LOUISE,** *ne sachant que dire.* — Oui. (*Silence, puis :*) Je ne sais comment vous remercier de votre hospitalité.**THIBAUT,** *après avoir hésité.* — J'ai une idée.**LOUISE.** — Je vous écoute.**THIBAUT.** — Je suis invité ce soir au bal du marquis de Saint-Fargeau. Soyez ma cavalière.

LOUISE, *déstabilisée par cette proposition.* — Vicomte... je vous remercie de votre invitation mais... votre cavalière... n'est-ce pas un peu cavalier ?

THIBAUT. — Ne me dites pas que vous banquetez encore avec Palissandre ?

LOUISE. — Non, mais je n'ai pas de tenue appropriée...

THIBAUT. — Nous piocherons dans la garde-robe de ma mère, vous avez la même taille.

LOUISE. — Mais... avez-vous pensé au qu'en dira-t-on ? Croyez-vous que vous puissiez paraître en public à mon bras sans susciter des murmures parmi les invités ?

THIBAUT. — Eh bien pour une fois, ils auront un sujet de conversation intéressant !

LOUISE. — Et moi ? Pour qui passerai-je ? Une femme seule s'affichant avec le vicomte Mareschal des Roches ?

THIBAUT. — Mais vous passerez pour une personne qui a beaucoup de goût ! (*Ironique :*) D'autant que ma gloire rejaillira sur vous !...

LOUISE. — Je ne sais pas me conduire dans le monde.

THIBAUT. — Vous ? Une habituée des soirées mondaines ?

LOUISE. — La mondanité du Paris artiste n'est pas celle du Saint-Fargeau aristocratique.

THIBAUT. — Vous savez danser la valse ? (*Louise ne répond pas.*) Vous savez danser la valse ?

LOUISE, *après un temps.* — Non.

THIBAUT, *la regardant.* — Je ne vous crois pas.

LOUISE. — Vous devriez.

THIBAUT. — Vous ? Vous ne savez pas danser la valse ?

LOUISE. — Non, vicomte ! Aux *Folies*, on nous apprend le cancan. Pour ce qui est des soirées mondaines, je les fréquente avant tout en tant que journaliste et n'ai guère l'habitude de...

THIBAUT. — Louise Duprat ne sait pas danser la valse !... (*Tendant les bras vers Louise :*) Approchez, ma chère.

LOUISE. — Que... que voulez-vous ?

THIBAUT. — C'est l'heure de votre première leçon. (*Ironique :*) Vous voyez, nous autres, aristocrates, nous avons encore deux ou trois choses à apprendre au peuple.

Sans dire un mot, Louise s'approche. Thibault la guide.

THIBAUT. — Pas trop près, madame. Au contraire : qu'il y ait de l'espace entre vous et moi. Je pose la main dans votre dos et vous sur mon bras, comme cela. À trois temps. Dans le sens des aiguilles d'une montre. (*Ils commencent à tourner.*) Doucement... Regardez-moi... Non, ne me quittez pas des yeux... Écoutez-moi... et cependant... N'écoutez pas mes mots... écoutez mes mouvements... Pour danser la valse, il faut que nous nous écoutions... Pas avec nos oreilles, mais avec nos mains, avec nos bras, avec tout notre corps. Voilà, comme cela... Il faut sentir ce que l'autre initie... Percevoir le geste qui

engage... les courbes que nous traçons au sol... comme si nos jambes étaient des compas et la piste une feuille blanche... Oui, c'est cela... (*Sans cesser de danser* :) Vous dansez très bien la valse, qu'est-ce que vous m'avez raconté ?

LOUISE. — C'est la première fois, vicomte...

THIBAUT. — Je n'en crois pas un mot...

LOUISE. — Je vous assure...

THIBAUT. — Vous êtes si avancée que nous allons passer immédiatement à la deuxième leçon...

LOUISE. — En quoi consiste-t-elle ?

THIBAUT. — C'est très simple : on accélère...

LOUISE. — On accélère ? ...

THIBAUT. — On accélère ! ... Plus vite... plus vite encore ! ... Songez à ce soir... Songez au bal... à notre public... ces vieilles baronnes... ces vieilles duchesses... toutes ces duègnes effarouchées dès notre entrée en piste... qui auront glosé sur nous... fait des hypothèses sur nos liens... byzantinisé sur la teneur exacte de notre relation... il faut leur donner du spectacle, ma chère ! ... Pour qu'elles puissent encore en parler demain ! ... Et après demain !... Allons, plus vite !

LOUISE, riant. — La tête me tourne ! ...

THIBAUT, riant aussi. — C'est justement la fonction de la valse ! ... Quand il n'y a plus de champagne, un seul alcool : une valse !

LOUISE, riant. — Assez, vicomte, assez !

Le couple se disloque, chacun échouant qui dans la méridienne, qui dans un fauteuil. Ils rient encore.

THIBAUT, *humant une marguerite de la parure de Louise, qu'il a, on ne sait quand, prise.* — Voilà bien longtemps que ces vieux murs n'ont plus entendu de rires.

LOUISE, *voyant la fleur.* — Vous faites souvent la cueillette dans les coiffures des dames ?

THIBAUT, *regardant soudain la marguerite.* — Oh ! Je vous présente mes excuses !...

LOUISE, *après un temps, riant.* — Vous vous excusez mais vous ne semblez pas décidé à me la rendre !

THIBAUT. — Vous êtes la première femme à venir à Bois-le-Vicomte depuis... depuis longtemps.

LOUISE. — Sur ce sujet, on vous dit froid.

THIBAUT. — Tiens ?

LOUISE. — Le vicomte Mareschal des Roches serait une citadelle imprenable...

THIBAUT. — Pourtant j'ai failli me fiancer, il y a longtemps. Dans ma jeunesse, j'étais un vrai collectionneur de femmes, ce qui me valait la désapprobation totale de mon père... Et puis je fis la connaissance de Diane. Diane de Ponthieu. Une beauté sculpturale, une distinction intimidante, une intelligence acérée. J'en étais fou. Mais elle ne m'aimait pas et elle me fit souffrir. Un soir, lors d'un bal offert par le duc de Nemours, elle me lança : « Je ne t'appartiens pas. C'est toi, ma conquête. Et ce soir, je te rends ta liberté. » L'affront était public et le

scandale fut énorme. Depuis, en moi quelque chose s'était glacé. Mais... le printemps vient toujours à bout de l'hiver. Et puis les gens ne sont pas forcément ce que l'on croit. Ainsi en va-t-il pour vous.

LOUISE. — Comment cela ?

THIBAUT. — Finalement, vous n'êtes pas si féroce...

LOUISE. — Moi, féroce ?

THIBAUT. — On dit que vous croquez un homme chaque soir, à votre souper. Si j'en juge par ce que j'ai pu voir, ce n'est pas l'exacte vérité.

LOUISE. — Peut-être certains ont-ils intérêt à faire courir ce genre de rumeur. De cette façon, mes prises de position politiques passent d'abord pour les marques d'un vice de caractère.

THIBAUT. — Ces ragots sont donc infondés ?

LOUISE, gênée. — Pour dire la vérité, ils sont tout à fait... tout à fait fondés !

THIBAUT, ironique. — Ciel, j'ai donc donné asile à une cannibale !

LOUISE. — Rassurez-vous, vous ne faites plus partie des proies que j'aime à chasser. Si je vous avais connu plus jeune, vous auriez certes fait un gibier de choix.

THIBAUT, ironique. — Béni soit donc mon grand âge ! Votre régime vous impose donc de la chair fraîche ?

LOUISE. — Ce n'est pas une question d'âge, mais de tempérament. Comme je vous l'ai dit, j'ai été élevée au château d'Hérouville, avec la fille du maître des

lieux, Constance, qui est restée une amie. Mes déclarations et mon engagement n'ont pas altéré nos liens et j'ai découvert que nos idées étaient plus proches que je ne l'aurais soupçonné. Ma mère était femme de chambre au château. À l'âge de quinze ans, innocence et folie de la jeunesse, je tombai amoureuse de notre maître, le baron d'Hérouville. Je l'aimais d'un amour passionné, mais pur. Lui ne vit en moi qu'une occasion de plaisir. Il m'abusa. Je tombai enceinte. Je ne voulus pas garder le stigmate de la nuit où j'avais été forcée. La faiseuse d'anges me retira mon fardeau. Pourtant, deux enfants naquirent de cette union non désirée : la douleur et l'indignation. La douleur que je gardai dans ma chair longtemps après. L'indignation contre tous les abus que les puissants font subir aux plus faibles. Ma résolution était prise : je ne serais plus la proie des séducteurs, ce seraient eux qui deviendraient ma proie. J'ai pris beaucoup de plaisir à faire souffrir ceux que j'ai croisés. Mais aujourd'hui, j'ai la sensation que ma plaie cicatrice.

THIBAUT. — Finalement, nous sommes deux grands blessés de la vie des sentiments. (*Se levant :*)
Songeons à nous divertir ! Je vais passer en revue les robes de bal de ma mère et ...

LOUISE. — Inutile, vicomte, je vous ai menti. J'ai ce qu'il faut.

THIBAUT. — Chanter, danser, écrire, jouer la comédie, vos talents sont complets !

LOUISE. — C'est vous qui me donnez l'occasion de les exprimer !

Joyeuse, elle sort par la galerie tandis que Jean entre par la porte de service.

SCENE 2. THIBAUT, JEAN.

JEAN. — Monsieur souhaite-t-il une collation avant que nous partions ?

THIBAUT. — Non, Jean, je vous remercie. Je conduirai moi-même la calèche. Vous pouvez disposer, je n'ai plus besoin de vous. M^{me} Duprat et moi-même rentrerons tard.

JEAN, très surpris. — M^{me} Duprat ? M^{me} Duprat vous accompagne chez le marquis de Saint-Fargeau ?

THIBAUT, crispé par la question. — Oui, Jean !

JEAN. — Mais enfin, monsieur, pensez-vous qu'il soit décent de vous montrer ainsi avec cette...

THIBAUT. — Taisez-vous. Vous avez pris dernièrement des privautés qui ne me plaisent pas. Vous administrez avec rigueur mes affaires et mon courrier. En outre vous êtes un conseil avisé pour tout ce qui touche au château. Cependant ma vie privée ne vous regarde pas. N'oubliez pas que vous n'êtes ici que mon valet de chambre.

Thibault sort vivement en laissant Jean seul, l'œil furieux.

TABLEAU 7. LE CODE.

SCENE UNIQUE. JEAN, THIBAUT, LOUISE.

Quelques heures plus tard. Jean est seul. Il tient le fume-cigarette de Louise et l'examine. Soudain, du bruit. Jean va se mettre en retrait dans le couloir de service. Thibault et Louise arrivent en riant par la galerie.

LOUISE. — Je renonce à comprendre les codes mondains aristocratiques !

THIBAUT. — Ils ne sont pas si compliqués !

LOUISE. — Au contraire ! Ils sont plus compliqués que le Code civil ! Chez nous, gens du peuple, les choses sont plus simples.

THIBAUT. — Tout est très simple, aussi, chez nous : c'est la dame qui occupe la place la plus élevée. C'est elle la maîtresse du jeu. Elle accepte ou non d'être courtisée. Pour la mériter, son galant devra franchir des obstacles : tout d'abord battre son rival, ensuite prouver son honneur, enfin offrir un cadeau extraordinaire.

LOUISE. — Mais quelle attitude la dame doit-elle adopter ? Froide, distante et observatrice ou bien chaleureuse, compréhensive et vivante ? Jusqu'où aller sans passer pour une dévergondée ? Pendant toute la soirée, je me lui suis demandée !...

THIBAUT. — Il est vrai que je ne vous ai pas sentie très à l'aise...

LOUISE. — Vous en convenez ! Peut-être faudrait-il un code ?

THIBAUT. — Un code ?

LOUISE. — Un signal, qui dirait « Oui, vous pouvez continuer d'avancer » ou « Arrêtez-vous, danger ! » Ainsi, la prochaine fois, je saurais comment me conduire vis à vis de vous.

THIBAUT. — Si je passais ma main dans les cheveux, comme ça...

LOUISE. — Trop voyant. Des mots seraient plus clairs.

THIBAUT. — Voyons... Quelle histoire d'amour préférez-vous ?

LOUISE. — *Roméo et Juliette.*

THIBAUT. — J'ai une idée. (*Il prend Louise par le bras et la place devant lui.*) Si cela ne va pas, si vous allez trop loin, si la situation devient inconvenante, je dirais *Tybalt*.

LOUISE. — Qui est-ce ?

THIBAUT. — L'ennemi de Roméo.

LOUISE. — *Tybalt* ?

THIBAUT. — Cela signifiera : froideur, distance et dignité.

LOUISE. — Et si tout va bien ? Si je peux continuer ?

THIBAUT. — *Juliette.*

LOUISE. — *Juliette* ?

THIBAUT. — Cela voudra dire : soyez nature, écoutez vos sentiments et vos élans.

LOUISE. — Oh, je vois ! Si je dépasse les bornes ?...

THIBAUT. — *Tybalt.*

LOUISE. — Mais si je peux aller plus loin ?...

THIBAUT. — *Juliette.*

LOUISE. — Astucieux !

THIBAUT, *la regardant dans les yeux.* — *Juliette.*

LOUISE, *après un silence, pendant lequel elle le regarde aussi.* — Vous l'avez fait exprès ?

THIBAUT. — Je vous demande pardon ?

LOUISE, *frémissante.* — Vous avez fait exprès de dire *Juliette* ?

THIBAUT, *troublé.* — Si j'ai fait exprès de dire *Juliette* ?

LOUISE, *chavirant.* — Oui...

THIBAUT, *chavirant à son tour.* — *Juliette ? (Soudain grave :) Juliette.*

Ils s'embrassent. Louise dénoue la cravate de Thibault tandis que Jean brise le fume-cigarette de Louise.

TABLEAU 8. LE TABLEAU DE CHASSE.

Le lendemain matin. Thibault est en robe de chambre et mange. Louise arrive lentement de la chambre, vêtue simplement d'un drap. Elle éprouve une gêne.

SCENE 1. THIBAUT, LOUISE.

THIBAUT, *se levant, allant vers elle et l'embrassant.* —
Bonjour.

LOUISE, *mal à l'aise.* — Bonjour...

THIBAUT. — As-tu bien dormi, vicomtesse ?

LOUISE. — Je... j'ai... j'ai fait beaucoup de rêves étranges, je crois...

THIBAUT. — As-tu faim ?

LOUISE. — Pas vraiment...

THIBAUT. — Je vais aller faire de la place dans l'armoire.

LOUISE. — Que se passe-t-il ?

THIBAUT. — Je veux que tu puisses y mettre tes vêtements.

LOUISE. — Oh ... ce ... ce n'est pas la peine...

THIBAUT. — Allons, la future vicomtesse Mareschal des Roches ne saurait avoir ses vêtements hors de sa chambre.

LOUISE. — Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu as dit ?

THIBAUT. — Je parlais de tes vêtements.

LOUISE. — Comment m'as-tu appelée ?

THIBAUT. — Tu vas obtenir le titre de vicomtesse. Il faudra t'y habituer !

LOUISE. — De quoi parles-tu ?

THIBAUT. — Et Mareschal des Roches sera ton nom.

LOUISE. — Mon nom est Duprat. Aujourd'hui comme demain.

THIBAUT, après un temps. — Tu souhaites garder ton nom ? J'aurais dû y penser. Je pourrais peut-être arranger cela avec le curé. À la mairie, en revanche, ce sera plus difficile...

LOUISE. — L'église ? La mairie ? Mais enfin, de quoi parles-tu ?

THIBAUT, décontenancé. — Eh bien de... de notre mariage.

LOUISE, sidérée. — Notre mariage ? Non, Thibault. Nous n'allons pas nous marier.

THIBAUT, pour qui tout s'écroule. — Mais... mais enfin que suis-je pour toi ?

LOUISE. — Pas un mari !

THIBAUT, qui s'effondre. — Pas un ? ... Ah... Très bien... Quel idiot ! J'ai cru que... (*Alors que la colère monte en lui :*) Je n'ai été qu'un gibier de plus à accrocher à ton tableau de chasse, c'est cela ? Une histoire d'un soir ?

LOUISE. — D'un soir ou d'une vie, laissons l'existence nous le dire !

THIBAUT, *se contenant*. — Va-t-en.

LOUISE. — Pardon ?

THIBAUT, *criant*. — J'ai dit « va-t-en », traînée !

Louise, qui a le souffle coupé, sort vivement par la galerie.

SCENE 2. **THIBAUT**, **JEAN**.

JEAN, *arrivant par la porte de communication*. — Tout va bien monsieur ? J'ai entendu des cris...

THIBAUT. — Tout va bien...

JEAN. — Monsieur, je me permets d'insister, parce que...

On entend soudain un bruit de voiture qui arrive et s'arrête.

THIBAUT. — Allez voir de qui il s'agit.

JEAN, *se postant à la fenêtre*. — C'est Palissandre.

THIBAUT. — Que fait-il ici ?

JEAN, *observant toujours*. — M^{me} Duprat ! (*Thibault rejoint Jean.*) Mon Dieu ! Dans quelle tenue est-elle ?

On entend le bruit d'une portière puis d'une voiture qui démarre et s'en va.

THIBAUT. — Laissez-moi.

JEAN. — Mais enfin, monsieur !...

THIBAUT, *hurlant*. — Laissez-moi, je vous dis ! (*Comme épuisé* :) Et allez fermer la grille.

JEAN, *sortant son trousseau de clefs.* — Bien, monsieur.

Jean, impavide, sort lentement, tandis que Thibault s'effondre.

TABLEAU 9. POUR UNE NUIT OU POUR LA VIE.

Thibault est allongé sur la méridienne, recouvert d'une couverture. Les yeux mi-clos, il ne bouge pas.

SCENE 1. THIBAUT, JEAN.

JEAN, *entrant avec un plateau et une tasse.* — Votre citron, monsieur.

THIBAUT. — Je ne le boirai pas.

JEAN. — Soyez raisonnable, monsieur.

THIBAUT. — Fermez les volets.

JEAN. — Mais enfin, monsieur, il fait si beau...

THIBAUT. — Fermez ces volets, je vous l'ordonne !

JEAN. — Bien monsieur.

Jean ferme les volets intérieurs.

JEAN. — Le comte de Clairance a écrit. Il demande si la délégation du Cercle de la rue royale peut venir au château le mois prochain. Le projet d'orphelinat...

THIBAUT. — Fichez-moi la paix.

JEAN, *après un temps.* — Vous ne m'avez toujours pas dit que répondre à Ildebrand von Richter.

THIBAUT. — Mettez sa lettre au panier.

JEAN, *regardant Thibault, triste.* — Reprenez-vous monsieur, je vous en supplie. Je vais vous la lire, vous allez voir, elle est très sincère et même émouvante.

Jean sort par la porte de service. Thibault reste couché et ne bouge pas.

SCENE 2. THIBAULT, LOUISE, PUIS JEAN.

Lentement, Louise apparaît par la porte donnant sur la galerie. Elle observe Thibault. Elle hésite, puis entre doucement dans la chambre. Soudain, Thibault la voit et se lève d'un bond.

LOUISE. — Je ne voulais pas vous déranger...

THIBAULT. — La grille est fermée, comment êtes-vous ?
...

LOUISE. — Vous oubliez que je suis une fille de la campagne...

THIBAULT, *la prenant dans ses bras.* — Pour une nuit ou pour la vie, que m'importe !

LOUISE. — Je t'aime...

THIBAULT, *tremblant.* — Mon amour...

Ils s'embrassent alors que Jean revient par le couloir de service avec une lettre et les observe.

TABLEAU 10. DE LA BOUE.

SCENE UNIQUE. LOUISE, PUIS JEAN.

C'est la nuit. Louise est allongée sur la méridienne. Elle dort paisiblement, les yeux clos. Jean paraît. Il s'approche lentement.

JEAN, à l'oreille de Louise. — Pourquoi t'es revenue ?
T'en as pas eu assez, salope ?

LOUISE, dans son sommeil. — Je... Laissez-moi...

JEAN, à l'oreille de Louise. — N'y compte pas. Tant que tu seras là, tu m'auras sur le dos, sale pute...

LOUISE, s'agitant, toujours dans son sommeil. — Mais qu'est-ce que... qui êtes-vous ?...

JEAN, à l'oreille de Louise. — Fiche le camp d'ici ! T'es pas à ta place. Qu'est-ce que t'imagines ? Une fille comme toi ? Devenir vicomtesse ? Jamais je laisserai faire ça ! Jamais je laisserai souiller le nom des Mareschal des Roches !

LOUISE, s'agitant, toujours endormie. — Thibault...
Thibault !...

JEAN, à l'oreille de Louise. — Tais-toi... J'en ai mâtées des plus dangereuses que toi... T'as entendu ce que je t'ai dit ? Dégage d'ici ! Tu n'es que de la boue. Et la boue, ça retourne toujours à la boue !

Jean disparaît discrètement.

LOUISE, s'agitant de plus en plus. — Thibault...
Thibault !...

Elle se réveille soudain, épouvantée. Elle regarde autour d'elle, constate que la pièce est vide. Elle se lève et va dans la chambre.

TABLEAU 11. UN ENFANT.

SCENE UNIQUE. LOUISE, THIBAUT, PUIS JEAN.

Louise, contrariée, est débout. Thibault entre en portant un plateau avec des chandelles, une bouteille de vin de Champagne et deux coupes.

THIBAUT. — Elle était au fin fond de la cave ! ...

LOUISE. — Qu'est-ce que c'est ?

THIBAUT. — Du vin de champagne !

LOUISE. — Ah...

THIBAUT. — J'espérais une autre réaction...

LOUISE. — La nuit dernière, j'ai fait un cauchemar.
Quelqu'un venait me parler...

THIBAUT, ouvrant la bouteille. — Qui était-ce ?

LOUISE. — Je ne voyais pas son visage.

THIBAUT. — Que te disait-il ?

LOUISE, troublée. — Des idioties...

THIBAUT, servant et souriant. — Bois-le-Vicomte est hanté, comme tous les châteaux. Tu as simplement eu la visite d'un esprit !

Jean apparaît et reste en retrait dans le couloir de service.

LOUISE. — Pourquoi ces coupes ?

THIBAUT, malicieux. — J'ai des présents à t'offrir.

LOUISE. — Des présents ?

THIBAUT. — J'ai franchi toutes les étapes de l'amour courtois. Tu m'as donné l'autorisation de te faire la cour, j'ai battu mon rival...

LOUISE. — Ton rival ?

THIBAUT. — André Palissandre.

LOUISE. — Jamais il n'y a eu entre lui et moi quoi que soit qui...

THIBAUT. — J'ai prouvé mon honneur.

LOUISE. — Et comment ?

THIBAUT. — J'ai terrassé un dragon.

LOUISE. — Lequel ?

THIBAUT. — Ildebrand von Richter ! Un animal à sang froid avec une mâchoire de Visigoth. Il me reste une étape à accomplir : t'offrir un présent extraordinaire. (*Il lui remet le trousseau de clef* :) Le voici.

LOUISE, prenant les clefs. — Qu'est-ce que c'est ?

THIBAUT. — Les clefs de Bois-le-Vicomte. Elles ouvrent toutes les portes du château. Grâce à elles, plus rien n'aura de secret pour toi.

LOUISE, émue. — Merci.

THIBAUT. — Tu connais le conte de M^{me} d'Aulnoy, *La Belle et la Bête* ?

LOUISE. — Oui.

THIBAUT. — Eh bien moi, comme la Bête le fit à la Belle, chaque soir, infatigablement, avec un optimisme désespéré, ou un désespoir résolument optimiste, je viendrai te faire une demande, toujours la même : (*Il se met à genoux.*) « Belle, voulez-vous m'épouser ? »

LOUISE. — Oui !

THIBAUT, *se relevant, car il n'a pas entendu.* — Certes, je m'y attendais. Je me doutais bien que ton goût de la liberté te porterait à une telle réponse. Pourtant, sache que mon offre est valable sans échéance particulière et que chaque soir passé ensemble sera l'occasion pour moi de... (*Il s'arrête, réfléchit, puis :*) Qu'est-ce que tu as dit ?

LOUISE. — *Oui !*

THIBAUT, *fou de joie.* — Oh ! Oh mon amour ! (*Ils s'embrassent.*) Je suis si heureux ! Et si fier que les Mareschal des Roches aient bientôt un héritier !

LOUISE, *que ce dernier mot a frappée.* — Et si c'est une fille, on la brûle ?

THIBAUT. — Ne dis pas de sottises ! Tous nos enfants seront les bienvenus. Mais notre premier fils perpétuera notre lignée.

LOUISE, *après un temps.* — Non, Thibault.

THIBAUT, *après un temps.* — Non ?

LOUISE. — Je ne veux pas d'enfant.

Thibault, qui avait pris une coupe, la repose. Il reste muet.

THIBAULT. — Je ne comprends pas.

LOUISE. — Je me suis juré, voici des années, que je ne mettrai au monde aucun enfant.

THIBAULT, *profondément ébranlé.* — Mais comment... comment peux-tu dire une chose si... si contre-nature ?...

LOUISE. — Tu penses qu'il est dans ma nature de faire des enfants ?

THIBAULT. — Il me semble, oui... Comme cela est dans la nature de toutes les femmes.

LOUISE. — Eh bien moi, je ne vois rien de naturel là-dedans.

THIBAULT. — C'est pourtant le destin de la femme : donner la vie.

LOUISE. — Un destin... oui, c'est ce qu'on a voulu me faire croire depuis ma plus tendre enfance... j'étais supposée avoir un destin... devenir femme de chambre, comme ma mère... épouser un maître d'hôtel, faire des enfants, vivre, travailler et mourir au château d'Hérouville, comme ma mère... Pourtant j'en ai décidé autrement. J'ai refusé de suivre cette voie toute tracée et je me suis créée une vie que personne n'a été capable de me prédire. J'ai fait mentir tous ceux qui m'ont parlé de mon destin. On a toujours le choix. Quant au prétendu destin de la Femme, c'est une invention des hommes pour mieux nous cantonner dans un rôle, celui de mère.

THIBAULT. — Un invention des hommes ? Ce ne sont pas les hommes qui ont inventé cela. C'est Dieu qui vous a offert ce don inestimable : donner la vie.

LOUISE. — Comme c'est simple : nous sommes faites pour *donner*. Et comme c'est facile : il suffit de *donner*. Et comme c'est habile, aussi : en effet, qui pourrait refuser de faire un don, un simple don, un don pourtant extraordinaire, celui de la vie ? Seul un cœur de pierre pourrait refuser de donner ce qui ne le prive en rien, n'est-ce pas ? C'est bien d'un homme, tiens...

THIBAUT. — Quoi de plus beau qu'un tel don ?

LOUISE. — Quoi de plus détestable qu'une grossesse ? Les dégoûts, les nausées, les vomissements, les enfants perdus, les enfants morts nés... Vous en parlez à votre aise, monsieur ! Ce n'est pas vous qui avez à en passer par là ! Ce n'est pas vous, non plus, qui accoucherez ! Avez-vous une idée des douleurs de l'enfantement ? Avez-vous déjà senti dans votre chair une souffrance telle, une souffrance incommensurable ? Avez-vous déjà manqué mourir ? Combien de femmes, aujourd'hui même, ont-elles péri dans une maternité simplement parce qu'elles étaient venues accomplir leur « destin », le fameux « destin » auquel les avaient assignées leurs pères, leurs maris, leurs frères, toute la société enfin !

THIBAUT. — Louise, je ne méconnais pas les désagréments de la grossesse, ni ceux de l'accouchement. Mais cela n'est que passager. Tout cela ne dure qu'un temps et laisse la place à quelque chose de merveilleux : un enfant.

LOUISE. — Non, Thibault, tu fais erreur.

THIBAUT. — N'est-ce pas un enfant, qu'une mère met au monde ?

LOUISE. — C'est un enfant, certes. Puis cela devient un jeune garçon ou une jeune fille, un homme ou une femme. Cela prend de la place, du temps et de l'espace. Au fil des années, ce ne sont plus des problèmes enfantins auxquels il faut faire face. Ce sont des problèmes d'adultes qui viennent s'ajouter aux nôtres. Que restera-t-il de nous ? De notre amour ?

THIBAUT. — Nous trouverons comment le préserver.

LOUISE. — Tant d'époux sont devenus des étrangers à cause d'un enfant.

THIBAUT. — Nous prendrons une nourrice, un précepteur...

LOUISE. — C'est ainsi que tu vois les choses ? Faire des enfants pour les laisser entre les mains d'autres personnes ?

THIBAUT. — Pas du tout ! Tu pourras t'en occuper, si tu le souhaites...

LOUISE. — Je ? ... Je pourrai m'en occuper ? Et toi ? Tu t'en occuperas ?

THIBAUT. — Moi ? Mais ! ... Évidemment ! ...

LOUISE. — Je m'interroge sur la façon dont tu comptes répartir la charge de travail que représente un enfant...

THIBAUT. — Enfin, Louise ! Un enfant a besoin de sa mère.

LOUISE. — Comme il a besoin de son père.

THIBAUT. — Pas dans les mêmes proportions. Et puis, tu sais, j'ai mes affaires... il n'est pas si simple de les envoyer au diable.

LOUISE. — Et les miennes ?

THIBAUT. — Quoi, les tiennes ?

LOUISE. — Et mes affaires à moi ? Je peux les envoyer au diable sans que cela soit un problème ? C'est ainsi que tu vois les choses ?

THIBAUT. — Tu n'en auras plus besoin. Une fois l'orphelinat mis sur pied, tu pourras totalement arrêter de travailler pour te consacrer à...

LOUISE. — Mais je ne veux pas ! J'aime danser, j'aime écrire, voyager, faire des rencontres, réfléchir ! Pourquoi serait-ce à moi de sacrifier ce que j'aime au nom d'un enfant ? Pourquoi ne serait-ce pas toi, qui mettrais un terme à tes activités, pour élever nos enfants ?

THIBAUT. — Tu te moques ?

LOUISE. — Je suis on ne peut plus sérieuse.

THIBAUT. — Ce ne serait pas convenable !

LOUISE. — Au yeux de qui ?

THIBAUT. — Mais aux yeux de... de tout le monde !

LOUISE. — Ta famille ?

THIBAUT. — Quoi qu'il en soit je ne peux m'arrêter de travailler ! Le château nécessite une veille constante. Je ne peux en aucun cas confier ce patrimoine à...

LOUISE. — Voilà encore une autre raison pour laquelle je n'aurai pas d'enfant avec toi.

THIBAUT. — Et quelle est-elle ?

LOUISE. — Ce château.

THIBAUT. — Tu ne l'aimes pas ?

LOUISE. — Ce n'est pas la question. Je refuse de mettre ce château sur les épaules d'un enfant.

THIBAUT. — Qu'est-ce que tu dis ? Sur ses épaules ? C'est sur mes épaules qu'il pèse, ce château !

LOUISE. — Aujourd'hui. Mais demain ? Quand tu ne seras plus là ? Tirons les leçons du passé. Nous n'avons pas le droit de faire à un enfant ce cadeau empoisonné, comme ta famille l'a fait pour toi.

THIBAUT, s'échauffant. — Louise, je t'engage à peser tes paroles. Ce château, pour un enfant, serait une chance immense. Outre sa valeur immobilière qui lui permettrait de bénéficier d'un patrimoine foncier important, cette demeure fait partie de la grande histoire, celle de notre pays. Mais elle fait également partie de notre histoire intime, celle de ma famille et de ses valeurs.

LOUISE, s'animant. — La façon dont tu balaies ainsi ma famille, ses valeurs et son histoire est proprement odieuse !

THIBAUT, éclatant. — Qu'a fait ta famille ? Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Rien !

LOUISE, éclatant à son tour. — Ma famille n'est pas une famille de privilégiés, comme la tienne, mais elle

mérite le respect ! Elle a vécu comme elle a pu, à cause des privations que ses maîtres lui faisaient subir.

THIBAUT. — Le résultat est là : les Mareschal des Roches ont leur nom dans les livres d'Histoire.

LOUISE. — Voilà donc au fond ce qui te pousse à vouloir un enfant ! ... Ce n'est qu'un acte égoïste visant à perpétuer un nom... à te perpétuer toi-même au-delà de la mort... Qu'importe l'être qui viendra au monde, finalement... Seule comptera le plaisir narcissique de voir ton nom écrit sur le parchemin de la postérité.

THIBAUT, piqué. — Égoïste ? Tu as l'audace de me traiter d'égoïste, alors que tu en es le plus parfait spécimen ? Tu ne penses qu'à toi ! Tu disais croire au progrès ? À l'amélioration des hommes ? Il n'en est rien. Tu refuses d'apporter ta contribution à l'humanité, alors que tu pourrais lui donner un petit être neuf, qui verrait, grâce à toi, les choses d'un œil neuf et pourrait soutenir ce monde neuf tu appelles de tes vœux.

LOUISE. — Point n'est besoin d'un enfant, pour cela. On peut apporter sa contribution à l'humanité en travaillant, chaque jour, humblement, en éveillant les consciences, sans s'enfermer dans un cercle familial restreint mais au contraire en s'adressant au monde entier !

THIBAUT. — Tout cela n'est qu'une collection de prétextes ! La vérité est que tu es incapable d'assumer les responsabilités qui sont celles d'une mère.

LOUISE. — Tu as parfaitement raison ! Je refuse d'assumer cette responsabilité, car c'en est une, peut-être la plus lourde qui puisse exister ! Personne n'a demandé à naître, ni toi, ni moi. Qui sommes-nous, toi comme moi, pour nous autoriser à infliger cela à quelqu'un ?

THIBAUT. — Rassure-toi, je ne t'infligerai plus rien. Rassemble tes affaires et pars immédiatement.

Après un silence au cours duquel ils se regardent intensément, Louise quitte la pièce laissant Thibault droit comme un i et épouvantablement en colère.

TABLEAU 12. LES ENFANTS DE LA TEMPÊTE.

SCENE 1. LOUISE, THIBAUT, JEAN.

Thibault est assis, abattu. Jean est toujours là, mais se tient encore en retrait, dans la circulation de service. Louise entre avec une valise. Thibault se lève. Ils se regardent, sans rien dire.

LOUISE, *tendant la main.* — Adieu.

THIBAUT, *il vient à elle, lui tend la main, hésite, puis la prend dans ses bras.* — Reste ! Je t'aime !

LOUISE, *lâchant sa valise et le serrant fort.* — Moi aussi Thibault, je t'aime ! Mais notre amour... notre amour est sans issue...

THIBAUT. — Tu te trompes... nous trouverons... nous inventerons un chemin nouveau...

LOUISE. — Comment faire ? Toi qui veux tant un héritier...

THIBAUT, *donnant une coupe à Louise.* — Qu'importe, puisque le château sera rempli d'enfants !

LOUISE. — De petits aristocrates orphelins ?

THIBAUT. — Non, des enfants de la tempête. Celle qui balaye notre siècle et touche nobles, paysans ou pauvres. Ils méritent tous que l'on prenne soin d'eux car, noble, paysan ou pauvre, chacun a sa noblesse, si l'on accepte de regarder au-delà des idées reçues. (*Levant sa coupe* :) À toi.

LOUISE, *levant sa coupe.* — À toi.

Ils choquent leurs verres et s'embrassent.

THIBAUT, *donnant à Louise un étui.* — Tiens.

LOUISE, *ouvrant.* — Un fume-cigarette ?

THIBAUT. — Tu m'avais bien dit avoir perdu le tien ?

LOUISE, *le prenant dans ses bras.* — Merci !

Louise se dirige vers la galerie.

THIBAUT. — Où vas-tu ?

LOUISE. — Dans la bibliothèque, chercher du papier à lettres. Je veux écrire à ma mère ! J'ai tant de choses à lui dire...

THIBAUT. — Tu es ici chez toi !

Joyeuse, Louise sort alors que Jean s'avance.

SCENE 2. THIBAUT, JEAN.

THIBAUT, *voyant Jean avancer.* — Que faites-vous là ?

JEAN. — J'ai tout entendu, monsieur.

THIBAUT, *fou de rage.* — Vous vous permettez d'écouter une conversation privée ? C'est inqualifiable !

JEAN. — Je le sais, monsieur. Mais la situation est grave : les Mareschal des Roches vont s'éteindre à jamais. Sans héritier, votre nom est voué à la disparition. Vous ne pouvez épouser cette femme.

THIBAUT, *se contenant.* — Votre manière de vous immiscer dans mes affaires personnelles mérite un renvoi.

JEAN. — Renvoyez-moi, monsieur, si vous jugez que la chose est juste. Mais ne l'épousez pas. Elle vous a tourné la tête, c'est son métier.

THIBAUT. — Qu'osez-vous dire ? Je suis majeur et ne suis pas sous votre tutelle ! Je l'épouserai, que cela vous plaise ou non.

JEAN. — Ce que vous faites est indigne de votre titre et indigne de votre père !

THIBAUT, hors de lui. — Je vous interdis de parler de mon père !

JEAN. — Monsieur le vicomte serait encore de ce monde, il condamnerait avec vigueur vos déportements !

THIBAUT, très affecté par les paroles de Jean. — Personne ne s'est jamais permis de parler ainsi, ni mon père, ni mon frère. Qui êtes-vous, pour vous adresser à moi sur ce ton ? Hein ? Qui êtes vous ? Vous n'êtes personne ! Vous n'êtes ici que parce que je le veux bien ! Mais tout cela est terminé : dès maintenant vous n'existez plus. Partez !

JEAN. — Monsieur s'égare !

THIBAUT. — Vous m'avez très bien compris. Je vous donne vos huit jours. Allez faire vos paquets immédiatement ! Vous laisserez vos gants ici. Ils sont brodés aux armes des Mareschal des Roches et ne vous appartiennent pas.

Excédé, Thibault sort par la porte de la chambre.

SCENE 3. JEAN, SEUL.

Jean enlève ses gants, et les dépose sur une chaise, celle où ils étaient déposés au début de la pièce.

JEAN. — Je crois que j'ai compris. J'avais le sentiment confus de n'avoir pas su faire ce que je devais... Mais à présent que tous les événements se sont remis en place, j'en ai la certitude : c'est elle. C'est elle qui est la cause de tout cela. (*Un temps.*) Bien. Je sais ce qui me reste à faire. (*Jean s'approche de la coupe de Louise. Il ouvre sa bague et y verse une poudre. Il agite ensuite doucement la coupe pour y diluer la poudre.*)

Jean sort par la porte de service alors que Thibault rentre par la chambre et Louise par la galerie.

SCENE 4. THIBAUT, LOUISE.

LOUISE. — Que se passe-t-il ?

THIBAUT. — C'est Jean.

LOUISE. — Qui ?

THIBAUT, *surpris de cette question, alors que Louise boit sa coupe.* — Mon valet de chambre.

LOUISE. — Je ne comprends pas.

THIBAUT. — Je viens de le renvoyer.

Louise laisse tomber sa coupe. Elle est prise de convulsions.

THIBAUT. — Louise !

Thibault prend Louise dans ses bras et la porte hors de la pièce par la galerie.

TABLEAU 13. LE COUTEAU.

SCENE UNIQUE. THIBAULT, JEAN.

THIBAULT, *hors de lui*. — Heureusement, le docteur Philibert était chez lui ! Elle est maintenant hors de danger. Alors avouez !

JEAN, *après un temps*. — Oui, monsieur. C'est moi.

THIBAULT. — Mais pourquoi ?

JEAN. — Éloignez-vous d'elle. Elle ne vous fera que du mal.

THIBAULT. — Vous êtes habilité à établir ce qui est bien et ce qui est mal ?

JEAN. — Vous n'êtes qu'un enfant immature. Vous n'arrivez pas à la cheville de votre frère Henri.

THIBAULT. — Assez !

JEAN. — Lui était le digne représentant des Mareschal des Roches. Un brillant orateur qui a su nous défendre contre toutes les attaques.

THIBAULT. — Je vous ai assez vu, vieille baderne ! Nul doute que si Henri avait rencontré Louise, il aurait changé d'avis sur bien des choses. Je suis peut-être un enfant, mais vous, vous êtes un monstre pathétiquement agrippé à un monde injuste et en pleine déliquescence.

*Sans un bruit, Jean lui plante un couteau dans le ventre.
Thibault ne dit rien, porte la main à sa plaie, déjà
sanguinolente.*

THIBAULT, *dans un souffle*. — Qu'avez-vous fait ?

*Jean sort par la porte de service tandis que Thibault
tombe à genoux, le couteau toujours planté en lui.*

TABLEAU 14. JEAN.**SCENE 1. LOUISE, THIBAUT.**

Tonnerre et éclairs. Dehors, c'est l'orage.

LOUISE, *ne tenant pas en place et tirant sur son fume-cigarette.* — En voilà assez ! Et puis j'étouffe ici. (*Elle se dirige vers les volets mais titube.*)

THIBAUT, *la soutenant.* — Prends garde !

LOUISE, *se libérant.* — C'est le mélange d'alcool et de poison... Le docteur Philibert me l'a dit... j'aurai la tête qui tourne encore quelques heures... (*Elle ouvre les volets.*)

THIBAUT. — Non, je t'en prie. Nous allons alerter tout le monde !

LOUISE, *regardant par la fenêtre, prenant peur.* — Mais qu'est-ce ? Thibault, chasse-les !

THIBAUT, *regardant à son tour par la fenêtre.* — Qu'y a-t-il ?

LOUISE, *se recroquevillant sur elle-même.* — Des corbeaux !

THIBAUT, *continuant à regarder.* — Des corbeaux ? (*À Louise :*) Louise, il n'y a rien. Rien du tout...

LOUISE, *riant aigrement.* — Parfait !... Des hallucinations, maintenant !... Le docteur a dit qu'elles pourraient survenir jusqu'à ce que l'antidote fasse effet...

THIBAUT. — Mais enfin, peux-tu m'expliquer ce qui ?
...

LOUISE, excédée. — Le docteur est formel : de l'herbe aux fous !... De l'herbe aux fous dans ma coupe de vin de Champagne...

THIBAUT. — J'en suis sûr et certain : c'est Jean.

Thibault a un malaise. Il s'assoit sur une chaise. Louise le débarrasse de son manteau et découvre la chemise de Thibault, qui est ensanglantée.

LOUISE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

THIBAUT. — Jean !

LOUISE. — Encore ! Mais de qui parles-tu ?

THIBAUT. — Jean, mon valet de chambre !

LOUISE, fixant Thibault. — Écoute-moi bien Thibault : Jean n'existe pas.

THIBAUT. — Que dis-tu ?

LOUISE. — Jean n'existe pas. Tu vis seul ici. Tu n'as pas de valet de chambre. J'ai été assez sotte pour ne pas croire le docteur ! Il m'a pourtant avertie, après m'avoir administré l'antidote. « Thibault ? Un esprit malade qui vit seul dans son grand château depuis la mort de sa famille. Il s'est inventé un domestique, fabriqué à partir d'un souvenir, qu'il appelle Jean. Sans doute pour briser le silence de sa solitude. » Quand j'ai entendu cela, j'ai ri de toutes mes forces ! Mais il disait vrai. Tu déraisonnes, Thibault. Il n'y a que toi ici !

THIBAUT, très troublé. — Qu'est-ce que tu racontes ?

LOUISE. — Tu n’as pas de valet de chambre. Tu vis seul ici. Jean n’existe pas.

THIBAUT, *confus.* — Pas du tout... Jean existe... je l’ai vu voici peu... d’ailleurs c’est lui qui m’a... (*Il plonge la main dans le sang qui macule sa chemise.*) Si ce n’est pas lui, qui est-ce ?

LOUISE. — Toi.

THIBAUT, *épouvanté.* — Moi ? Mais pourquoi aurais-je voulu me ? ...

LOUISE. — Thibault, je fais appel à ta logique. Jean n’a pas de famille, il ne reçoit aucune lettre, ne voit jamais personne, personne ne l’a vu récemment, ni à Châtillon, ni à Dammarie. Jean n’existe pas ! Ou plutôt, il n’existe plus ! Ton esprit l’a créé juste après la disparition de ta famille, comme un enfant s’inventerait un ami imaginaire.

SCENE 2. LOUISE, THIBAUT, JEAN.

JEAN, *surgissant.* — Ne l’écoutez pas, monsieur, c’est un tissu de mensonges !

THIBAUT, *déchiré, à Louise.* — C’est faux ! Jean existe, je le sais, je le vois tous les jours et je parle avec lui !

LOUISE. — Mis à part toi, qui l’a vu ?

JEAN. — J’ai toujours accompli mon service avec une grande discrétion !

THIBAUT. — Nous avons tant de souvenirs ensemble : lorsque j’ai fait mes premiers pas, lorsque j’ai appris à lire, la première fois où je suis monté à cheval...

JEAN. — J’ai été à vos côtés à chaque instant.

LOUISE. — Tous ces souvenirs datent d'avant l'accident.

THIBAUT. — Et alors ?

LOUISE. — Quel est son nom de famille ?

THIBAUT. — Le nom de famille de Jean ?

LOUISE. — Oui.

THIBAUT. — Laville.

LOUISE, *sortant un papier.* — Voici une coupure de presse que m'a fournie le docteur Philibert tout à l'heure. « Le vicomte Georges Mareschal des Roches a trouvé la mort hier. Sa voiture a plongé dans le Loing, le noyant lui, sa femme, ainsi qu'Henri Mareschal des Roches, député à la chambre. Notons également que le domestique qui conduisait la voiture est lui aussi mort noyé. Il s'agissait d'un dénommé Jean Laville. »

THIBAUT, *prenant l'article et lisant.* — Mon dieu !
Louise, suis-je fou ?

LOUISE. — Chacun fait son deuil, à sa façon.

THIBAUT. — J'étouffe !

Thibault sort rapidement vers la chambre.

SCENE 3. LOUISE, JEAN.

JEAN. — Vous êtes satisfaite ?

LOUISE, *voyant Jean et sursautant.* — Qui êtes-vous ?

JEAN. — Jean Laville. (*Alors que Louise recule :*)
Pourquoi vous effrayer, si je n'existe pas ?

LOUISE. — C'est une hallucination... L'herbe aux fous...

JEAN. — Bien entendu...

LOUISE. — Je vais appeler !...

JEAN. — Parler, parler et encore parler, vous ne savez pas faire autre chose. Savez-vous écouter ? Je croyais pourtant que monsieur avait essayé de vous apprendre. Sans doute avez-vous pris cela pour un jeu. Mais ce n'en était pas un. Les châteaux parlent, ne vous en déplaît. Ils nous appellent : ils ont besoin de nous, pour vivre, pour manger et pour boire, pour les parer de leurs plus beaux atours, pour les défendre aussi, contre les assauts de l'ennemi. Les entendez-vous, ces grandes bâtisses qui renferment la mémoire de tout un pays ? Comptez-vous rester sans rien faire ? Moi non. Il n'est qu'une seule politique possible : l'action. Hors l'action, point de salut. C'est ainsi que le Royaume de France s'est construit. L'Homme est un animal capable d'infamies ou de beautés illustres. Mais en France, nous sommes exigeants : nous ne voulons que les meilleurs. Parmi notre peuple, certains furent plus habiles, plus forts, plus intelligents, plus savants. Ils se détachèrent du nombre et furent portés en tête de cortège. Ces élus de Dieu avaient toutes les qualités. Ils les transmirent de père en fils, de génération en génération, formant ainsi les grandes familles de notre pays, l'élite de notre nation. Ces maisons nobles choisirent en leur sein celui qui était le plus digne de conduire notre peuple : notre roi. Ce fut Charlemagne, Hugues Capet, Louis XI, François Premier, Henri IV, Louis XIV, Charles X, Louis-Philippe, et tant d'autres disparus... (*Il marque un temps.*) Qui suis-je ? C'était votre question, me semble-t-il. Peu importe le nom que j'ai aujourd'hui.

Je suis l'esprit qui court parmi les vieilles pierres, celles que vous et vos pareils voulez détruire à coup de République, de suffrage universel et de démocratie. N'oubliez pas : vous foulez un sol labouré par les invasions barbares, puis reconquis, découpé, organisé et enfin gouverné par ceux qui furent les meilleurs d'entre nous. La France ne supportera pas longtemps tous ces médiocres qui séduisent les foules par leurs belles paroles. Et quand les meilleurs seront rappelés, ils accompliront leur devoir et c'est par le glaive qu'ils feront justice à la médiocrité, pour que l'excellence triomphe, demain comme hier.

Jean disparaît.

SCENE 4. LOUISE, THIBAULT.

THIBAULT, *il s'est passé de l'eau sur le visage.* — A qui parlais-tu ?

LOUISE, *retournée.* — Oh... à personne.

THIBAULT. — Mène-moi au registre de l'office et après...

LOUISE. — Après ?

THIBAULT. — Mène-moi chez le docteur Philibert.

Prenant la main de Thibault, Louise sort avec lui par la galerie.

TABLEAU 15 ET DERNIER. L'ENFANT DU PRESENT.

SCENE 1. THIBAUT, LOUISE.

THIBAUT. — j'ai vérifié le registre de l'office : le maître d'hôtel l'a clos à la mort de mon père, stipulant que tous les domestiques étaient renvoyés immédiatement. Par mon ordre. Tous, sans exception. En face de *Jean Laville*, il a tracé une croix mortuaire. Je suis allé voir la chambre de Jean, enfin... ce que je pensais être sa chambre et...

LOUISE. — Et ?

THIBAUT. — Et il n'y a rien. Elle est vide. Enfin, pas exactement... Il y a de vieilles affaires, qu'on n'a manifestement pas touchées depuis très longtemps.

LOUISE. — Aujourd'hui est à marquer d'une pierre blanche. Tu viens de finir ton deuil. Tu n'es plus l'enfant du souvenir, tu es l'enfant du présent.

THIBAUT. — Grâce à toi.

LOUISE, *prenant une valise.* — Grâce à toi. A toi seul.

THIBAUT. — Tu pars ?

LOUISE. — Nous avons trouvé des fonds pour *La Cause du Peuple*. Nous allons pouvoir relancer cet affreux journal républicain et laïc.

THIBAUT. — Quand reviens-tu ?

LOUISE. — Pour la vente de ma maison.

THIBAUT. — Mais... tu... celle du père Leleu ?

LOUISE. — Je m'installe loin, très loin du Loing.

THIBAUT. — Mais... et... et nous ?

LOUISE. — Je crois que je ne suis pas faite pour la vie de château.

THIBAUT. — Cela deviendra un orphelinat, ouvert à tous les enfants de France et de Navarre.

LOUISE. — En ce cas, j’y viendrai parfois, avec votre permission, M. le vicomte.

THIBAUT. — Parfois seulement ?

LOUISE, *lui redonnant le trousseau de clefs.* — Souvent. *(Elle le regarde. Ils sourient.)* Très souvent.

THIBAUT. — Alors, tout est bien.

Thibault prend sa cravate qui était sur une chaise et commence à la nouer.

LOUISE, *lui enlevant la cravate et la reposant sur la chaise.* — Vous êtes bien mieux comme cela, M. le vicomte.

THIBAUT. — Ne m’appelle plus ainsi.

LOUISE. — *Monsieur* suffira ?

THIBAUT. — *Thibault.*

Il la prend dans ses bras longuement et disparaît.

SCENE 2. LOUISE, SEULE.

LOUISE. — Je n’ai jamais oublié Thibault. Je revins plusieurs fois. Jean ne fit plus d’apparition. L’orphelinat que Thibault fonda fut en fonction durant plus de quarante ans. À la fin de la Deuxième

Guerre mondiale, il fut détruit par un bombardement allié. Quelques années plus tard, il devint un jardin public. C'est alors que j'entrepris la rédaction d'un livre retraçant l'histoire du château disparu de Bois-le-Vicomte. Je racontai tous ses seigneurs, mais aussi toutes celles et tous ceux qui y travaillèrent et y vécurent : femmes de chambre, valets, cuisiniers, jardiniers, palefreniers, veneurs... Une histoire symbolique de tout un peuple, qui, avec ses progrès et ses reculs, trouva peu à peu la voie de son émancipation. Le voyage n'est pas terminé. Et la suite, c'est à vous, maintenant, de l'inventer.

FIN

DE

LES ENFANTS DE LA TEMPETE

*Une grande partie des pièces de Rivoire & Cartier sont
librement téléchargeables sur :*

www.rivoirecartier.com

*Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de
propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible
d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.*

Table des matières

Personnages	4
Le décor	5
Tableau premier. Thibault.	6
Tableau 2. Morts et vivants.	18
Tableau 3. Louise.	20
Tableau 4. République et monarchie.	34
Tableau 5. Les deux enfants.	43
Tableau 6. La valse.	49
Tableau 7. Le code.	57
Tableau 8. Le tableau de chasse.	60
Tableau 9. Pour une nuit ou pour la vie.	64
Tableau 10. De la boue.	66
Tableau 11. Un enfant.	68
Tableau 12. Les enfants de la tempête.	78
Tableau 13. Le Couteau.	83
Tableau 14. Jean.	85
Tableau 15 et dernier. L'enfant du présent.	91